

HÉROS-HÉROÏNES DISTRIBUTION DES RÔLES

Actes du colloque du Mardi 11 février 2014



Héros-héroïnes / Distribution des rôles

Actes du colloque du
Mardi 11 février 2014

A la Bibliothèque Buffon
Paris

Ce colloque a été organisé par

- l'Association Hommes/Femmes (<http://www.hfrhonealpes.fr/> et <http://h.f.idf.free.fr/>)
- l'APAC (Association Professionnelle des Artistes Conteurs) <http://conteurspro.fr>

Avec la participation de la bibliothèque « **Buffon** » à Paris

Equipe organisatrice : Françoise Barret, Anastasia Ortenzio, Claire Péricard

Relecture et mise en page : MaryMyriam, Françoise Barret et Claire Pericard



INTRODUCTION

Voici la troisième journée pour laquelle les deux associations APAC (Association Professionnelle des Artistes conteurs et H/F (qui milite pour l'égalité hommes-femmes dans le monde de la culture) unissent leurs forces dans le but d'avancer dans la réflexion sur la question de l'égalité dans le domaine du conte.

Depuis trois ans, interpellé-es par les chiffres accablants publiés par le Ministère de la Culture et de la Communication révélant les inégalités persistantes entre les hommes et les femmes dans les professions de la culture, nous tentons de mettre en œuvre des outils de réflexion.

Notre profession a la particularité de croiser de nombreux domaines : ethnologie, écriture, histoire, psychologie, arts de la scène, poésie.... Transmettre des histoires venues de la nuit des temps, c'est prendre le risque d'en transmettre les archaïsmes et les stéréotypes. Il est donc indispensable de connaître le contexte de leur épanouissement, de percevoir la nécessité de la société dans laquelle elles ont évolué. Le conte est un vecteur d'archétypes psychologiques que les thérapeutes analysent et étudient. Les conteurs et les conteuses, artistes ancrés dans leur contemporanéité, sont dépendants de leur époque, et peuvent avec plus ou moins de liberté exercer leur art.

Toutes ces questions nous ont amené-es à inviter lors de ces trois journées des expert-es qui nous ont éclairé-es chacun-e dans son domaine, et aidé-es à comprendre et déjouer les pièges des idées toutes faites ou des espaces non pensés.

Les trois journées se sont complétées et ont rencontré un vif succès : une partie non négligeable du public a assisté à l'ensemble du cycle, la diffusion des actes a été importante, si bien que nous avons pu ressentir une réelle intelligence collective qui s'est petit à petit mise en place lors de ces journées.

Depuis le début nous souhaitons que ces journées aboutissent à une réflexion sur l'inégalité professionnelle entre conteuses et conteurs. L'étude présentée par Marion Firecka publiée ici confirme cet état de fait. Alors que les conteuses professionnelles sont plus nombreuses que leurs collègues masculins, ces derniers sont plus programmés qu'elles et bénéficient de lieux de diffusion plus prestigieux, et les conteuses sont sur-représentées dans le domaine de la petite enfance.

Nous avons ouvert le débat l'après- midi de cette journée du 11 février, débat difficile à transcrire dans le détail. La table ronde a, en effet, suscité beaucoup de questions restées en suspens.

Questions ouvertes pour la suite ? Oui, sans doute. Notre prochaine étape sera de construire des temps de formation individualisés qui permettront, nous l'espérons, à chacun-e de mettre en œuvre l'égalité hommes /femmes dans son espace de création et de travail.

TABLE DES MATIERES

LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITE SEXUÉE par Didier Lauru	Page 7
LE TRANSGENRE DANS LES HISTOIRES MANGA POUR ADOLESCENTS par Myriam Pellicane	Page 8
DÉBAT AVEC LA SALLE suite aux interventions de Dider Lauru et Myriam Pellicane	Page 9
Photos	Page 12
DU SEXE DE L'OURS par Guillaume Issartel	Page 13
Photos	Page 17
LA BICHE BLANCHE ? AVATAR D'UNE DIVINITÉ ANDROGYNE ? Par Brigitte Charnier	Page 18
DÉBAT AVEC LA SALLE suite aux interventions de Guillaume Issartel et Brigitte Charnier	Page 24
PENSER L'ÉGALITÉ HOMMES-FEMMES AU XVII EME SIECLE : FRANCOIS POUILLAIN DE LA BARRE (1647-1723) par Marie Frédérique Pellegrin	Page 25
Photos	Page 30
LE MATRIMOINE ET LES QUESTIONS D'ÉGALITE par Aurore Evain	Page 31
DÉBAT AVEC LA SALLE suite aux interventions de Marie-Frédérique Pellegrin et Aurore Evain	Page 33
Photos	Page 34
TABLE RONDE : Programmation professionnelle, vers plus d'égalité? Médiatrice: Marie-Pierre Caburet / Modérateur: Jean-Claude Benvenuti A la table : Marion Firecka et Henri Touati	Page 35
Programme de la journée et présentation des intervenants-tes	Page 37
Annexe ETUDE MARION FIRECKA	

LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ SEXUÉE

Didier Lauru

Didier Lauru retrace le mythe d'Oedipe :

Le mythe raconte que Laïos, roi de Thèbes, commet un acte pédophile : il viole un jeune homme de 15 ans. En faisant cela, il enfreint les règles de l'hospitalité car il était invité chez un roi voisin. Cet acte provoquera la malédiction révélée par l'oracle : « Tu seras tué par ton fils et celui-ci épousera sa mère, ta femme ». Le fils de Laïos et Jocaste, Oedipe, est confié à un berger à sa naissance pour échapper à la malédiction. Quand Oedipe apprend cette malédiction il fuit ses parents adoptifs. Sur le chemin il rencontre des conducteurs de char ; sans le savoir, il tue son père biologique. Plus tard, arrivant à Thèbes, répondant à l'énigme du sphinx, Oedipe gagne la main de la reine veuve, Jocaste, qu'il ne sait pas être sa mère. Oedipe et Jocaste ont quatre enfants : Étéocle, Polynice, Antigone et Ismène. La question reste entière de savoir si oui ou non Jocaste a conscience dès le début qu'il s'agit de son fils : Oedipe a en effet des cicatrices aux pieds, cicatrices causées par l'attache que Laïos avait nouée lors de son abandon. La peste s'abat sur la ville car le meurtrier du roi Laïos n'a pas été puni. Oedipe enquête et apprend en même temps que Polibe, son père adoptif vient de mourir, et qu'il a tué sans le savoir son père biologique, le roi Laïos. Jocaste se pend en apprenant le crime. Oedipe se crève les yeux et part sur la route accompagnée d'Antigone tandis qu'Étéocle et Polynice rivalisent pour le pouvoir.

Dans une interprétation psychanalytique, le complexe d'Oedipe permet au garçon de se construire psychiquement. L'enfant s'attache d'abord à la personne qui lui donne la vie, puis permet sa survie à savoir : la mère nourricière.

Pour le garçon, la mère est le support des fantasmes de sa sexualité infantine. Ce fantasme de désir pour sa mère le met en concurrence avec le père. Il développe un complexe de castration et doit renoncer au désir qu'il éprouve vis-à-vis de sa mère vers 5/6 ans. La fille développe le même désir que le garçon d'un amour exclusif, immodéré, pour sa mère, puis un désir de pénis, et d'avoir un enfant de son père. La mère est une rivale dans ce projet.*

A l'adolescence, les images sexuelles sont envahissantes : le fantasme revient en force mais se déplace vers les garçons et les filles de son âge. Le corps se transforme, les pulsions sexuelles conduisent les adolescents. Le premier baiser est comme un rite de passage : la première rencontre du corps de l'autre. Cette approche de la chair et du corps de l'autre est très difficile. Le premier acte sexuel, précédemment fantasmé, est souvent une déception.

La question de l'identité sexuelle posée par l'adolescence se résout la plupart du temps sans crise majeure. Même si certains garçons ou filles peuvent se sentir de l'autre sexe, peu d'enfants ont des doutes ou des certitudes inversées sur la cohérence entre leur sexe et leur genre. L'attraction sexuelle vers le même sexe se déclare à l'adolescence mais ne conduit pas nécessairement à l'homosexualité, il faut aider les adolescents à distinguer les deux.

Il faut non seulement aimer, mais accepter d'être aimé de l'autre. Actuellement, la sexualité infantine et adolescente continue de faire peur. L'ambiguïté de notre société, pourtant tournée vers le « jeunisme », éprouve une crainte et même parfois une haine ambivalente à l'égard des adolescents. Il faut accompagner les adolescents vers ce qui est leur choix d'objet sexuel, la bisexualité psychique est une réalité.

*Note de Claire Pericard : Antoinette Fouque a développé une autre théorie au sujet du rapport fille/mère

LE TRANSGENRE DANS LES HISTOIRES MANGA POUR ADOLESCENTS

Myriam Pellicane

Myriam Pellicane témoigne de son expérience auprès de collégiens rencontrés dans le cadre de ses résidences artistiques en établissements scolaires.

Elle constate que les adolescents ne parlent pas de sexualité avec leurs parents ni avec leurs enseignants. Les cours d'éducation sexuelle, quand ils sont assurés, se résument à 2 heures de SVT (sciences de la vie et de la terre) par an. Mais dans le contenu de ces cours, la sexualité humaine est souvent remplacée par la sexualité des animaux, comme celle de l'escargot – qui plus est un animal hermaphrodite. Les adolescents sont déçus car ces contenus sont sans rapport avec leur propre sexualité.

Les adolescents sont très démonstratifs : ils s'embrassent, se touchent, se roulent dessus dans la cour de récré – et les adultes tolèrent (et ça, c'est nouveau). Ils arrivent à 8 h le matin : ils s'embrassent comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des années, ils se jettent dans les bras les uns des autres ! Et après, ça les trouble, cette amitié trop forte, ils ne savent plus si c'est de l'amitié ou autre chose, ils se posent des tas de questions.

Il y a l'infirmière du collège : avec elle on peut parler de tout, du sang menstruel aux interrogations sur la sexualité « Est-ce que j'aime les femmes ? - si je suis une fille etc... »

Malheureusement, l'infirmière n'est pas toujours là, car en poste sur plusieurs établissements.

Depuis trois ans, Myriam Pellicane fait un travail autour du Manga. En racontant des contes merveilleux et des mythes aux adolescents, elle se rend compte rapidement que ça ne « percute » pas : leur image mentale ne colle pas à celle de l'adulte – par exemple, si elle arrive en disant « Bonjour, je vais vous raconter l'histoire de Cendrillon », ils ont tout de suite en tête le dessin animé de Walt Disney. Ça va déjà un peu mieux en prenant des contes que Myriam appelle « tribaux » (contes d'Amazonie par exemple, ce qu'elle a fait à une époque) : des contes bruts, sans politesse.

Les mangas : c'est leur univers secret. Ça ne se limite pas à l'écrit. Au delà de la lecture, tout un univers est partagé ; entre lecteur et non lecteur : ils en entendent parler par les copains, il y a les produits dérivés, les scans, les animations télé. Même s'ils ne lisent pas, ils ont en eux cette mythologie, qui est une vraie mythologie, complexe, riche, avec toutes les valeurs des mythes...

On est dans la même perception : c'est une perception intégrée : le dessin, la façon de dessiner est grandement liée au mouvement – et au son : c'est le son qui fait le mouvement. Même l'écriture japonaise est déjà le dessin d'un mouvement. Dans le mouvement, on trouve le geste, puis à partir de là, la geste. Et ce sont de vraies gestes - par exemple une des plus connues : la geste de Naruto.

Du coup, avec cette approche par le Manga, quelque chose est dépoussiéré dans la transmission, y compris en racontant des contes traditionnels. Ils ne seront plus racontés de la même façon : il y a ces codes, liés aux mouvements, qu'on va pouvoir utiliser quand on raconte, et qui vont être immédiatement perçus, et reconnus par les adolescents. Par exemple, si Myriam Pellicane raconte le Petit Chaperon Rouge, quand le loup apparaît, elle utilise un mouvement d'arts martiaux, (elle esquisse le geste) etc... Il y a des codes Mangas, très simples, mais stylisés pour décrire un personnage – par exemple une petite fille. Et ces codes sont partagés : cela signifie donc aussi des rituels.

Myriam Pellicane a fait du collectage avec les adolescents: elle a posé des questions sur le genre à des passionnés de Mangas, et a obtenu des réponses délirantes !

Question : « C'est quoi le héros pour vous dans les mangas ? »

Dans les réponses, on s'aperçoit que pour eux, c'est une synthèse. Par exemple si Naruto était une fille, l'histoire ne changerait pas (voir par exemple la technique du « haru jiu jitsu »). Naruto est un héros masculin, bien que souvent dessiné en fille. Il se change en fille pour dérouter l'adversaire. Cette culture japonaise est au-delà du genre.

Question : « Quels sont les caractéristiques du héros de Manga ? »

- Le héros invite l'enfant à chérir sa singularité, il est loin des archétypes (sic.) des adultes
- Il rend heureux
- Il n'est pas standard. C'est un enfant : différent / intrépide / déterminé / révolté / ambigu
- Il s'en va voir la mort, le sang
- Il décroïsonne
- Il est soumis à des rites de passage
- Il est puissant mais toujours drôle
- Il sort de l'ombre, des ténèbres et du désespoir, et demande des comptes à la lumière
- Il assainit le manichéisme culpabilisant
- Il désobéit et contribue au changement des mentalités
- Il est un délinquant, un insoumis
- Il est un hors-la-loi spirituel
- Il finit par modifier les mondes qu'il traverse
- Ses amis sont souvent des non-humains
- Il voit des choses que les gens ordinaires ne voient pas
- Chaque monstre que le héros rencontre, même si c'est une sainte horreur, finira toujours par lui transmettre quelque chose
- Il est un sans-papiers, un clandestin (vraiment)
- Il transforme les notions de bien et de mal : le mal retrouve sa vraie fonction : il est le moteur de l'évolution, il sort le héros de sa torpeur
- Il est seul face à son destin
- Avec ses amis, il joue volontiers au bébé (idiot)

Par ailleurs, il n'y a pas de sexualisation des rapports : le héros peut être amoureux mais il n'a jamais de relation sexuelle. Ce qui est mis en valeur, c'est l'indépendance du héros : même s'il a une relation fantasmée, romantique, il n'y a jamais de passage à l'acte, tout au moins dans les mangas d'aventure, pour ados. Il existe d'autres mangas érotiques, mais c'est un genre bien séparé, et quand les adolescents liront ces mangas, c'est vraiment en sachant ce qu'ils y cherchent.

Débat avec la salle suite aux interventions de Dider Lauru et Myriam Pellicane

Catherine Zarcate : Est-ce que le Manga a une culture propre à la tradition japonaise ?

Myriam Pellicane : Les premiers mangakas ont commencé à partir de la tradition, par exemple Mizuki : il raconte notamment dans une de ses œuvres son enfance avec une conteuse, qui lui a permis de répertorier tous les «yokai» (monstres) du Japon !

Mais ensuite, ils sont allés chercher dans toutes les traditions (par exemple, Shakespeare, etc...). Ils prennent tout et n'importe quoi, sans complexe. Ils sont très documentés. Mais ils s'appuient toujours sur la tradition.

Une personne dans le public : Naruto est un personnage masculin : c'est un garçon. Il est porteur d'universalité, il se change en fille, mais c'est momentané.

Question : Le monde est plus ouvert aujourd'hui sur les modèles possibles : est-ce que c'est déstabilisant pour les ados, qui ont besoin de repères ?

Didier Lauru : Les ados ont besoin de héros : les garçons des footballeurs et les filles des chanteuses.

Question : Est-ce que la vision du héros par les ados équivaut à se maintenir dans un état oedipien ?

Didier Lauru : Tout être humain a besoin de modèles héroïques pour se construire et s'identifier. Il y a une sorte d'ambivalence, de refus d'aller vers l'âge adulte à l'adolescence. C'est « lâchez-moi » mais « ne me lâchez pas ».

Si aujourd'hui il se vend plus de mangas que de bandes dessinées européennes, c'est que l'adolescent y trouve une lecture possible de son vécu. Il y a des rites de passage indispensables. Est-ce qu'il y a des invariants mythologiques ? Un modèle de héros qui fait d'un récit un mythe ? Cela me fait penser à Tirésias, le devin de la guerre de Troie, personnage bien connu de la mythologie grecque : on ne le sait pas assez, mais pendant 10 ans, il a été une femme, et après, quand il revient, on l'interroge sur ce qui est le mieux, être une femme ou un homme, sur notamment la question de la jouissance.

Une personne dans le public : Le rite de passage n'existe plus en France, en Occident. La fonction du mythe est peut-être de la symboliser. C'est peut-être ce que cherche l'adolescent dans ces lectures.

Myriam Pellicane : Les lecteurs de mangas sont des solitaires : c'est à ça qu'on les repère. C'est pour ça qu'on a intérêt à remettre les artistes sur le terrain, sinon, ça reste un monde enfermé.

Question : Est-ce que les filles en lisent autant que les garçons ?

Myriam Pellicane : Énormément de filles adorent Naruto et se projettent directement dans Naruto. Il y a des femmes hyper-puissantes (exemple : les femmes-Shinobi dans Naruto), hyper-dangereuses. C'est l'initiation ultime du petit ninja. Elles provoquent le scandale. Ce n'est pas du tout dévalorisant pour les filles. Ça commence d'une manière très classique : elles sont amoureuses, et les garçons aiment se battre ; elles sont discrètes, voilées. Mais dans les combats, elles sont hyper-puissantes : des bombes, avec des nichons comme ça !

Didier Lauru : Cela répond à la réalité ! On a tous besoin de modèles auxquels s'identifier. Pour le cours en SVT : c'est plutôt en 4ème : la physiologie de la reproduction. On fait ça juste après les volcans (rires de la salle) !

Question : Est-ce que les mangas ne sont pas une façon de rester dans l'Oedipe, bloqué hors de la sexualité ?

Didier Lauru : Il y a une ambivalence de l'adolescent, un tiraillement entre désir d'indépendance et de protection. Tintin est asexué – (Ici Claire Péricard intervient pour renchérir. Il a même été traité d'homosexuel). Alix, lui, c'est très sexué mais à la limite de la pédophilie.

Dans le manga, il y a une transcendance, une domination de la question, de l'adversaire. Ça les fait progresser – aller de l'avant. L'inquiétude de l'adolescent c'est la transformation de son corps, et que face à cela il est passif, il ne sait pas quoi faire de cette transformation. L'anorexie ou le passage à l'acte (deux réactions d'opposition) sont des façons de refuser cette transformation.

Myriam Pellicane : L'ado veut se montrer tel qu'il est, sans artifice devant son camarade, mais veut pouvoir changer s'il le veut et ainsi garder le côté imprévisible. Ils veulent garder leur pureté (syndrome de Peter Pan) - on les entend souvent dire (ton dramatique) : « Dis pas ça, tu as tué mon innocence ! » -

pour rencontrer l'amour. Et en même temps, ils veulent tout envoyer valdinguer, rentrer quand ils veulent à la maison, rencontrer l'imprévisible,...

Question : Sur le rapport entre identité sexuelle / identité de genre. Est-ce une question culturelle ? La question de l'inné et de l'acquis ? Quand on parle du complexe d'Oedipe, on a l'impression d'une détermination genrée universelle.

Didier Lauru : C'est à la fois simple et très compliqué. Le sujet est vaste et les spécialistes (philosophes, psychanalystes, sociologues) ne sont pas d'accord sur les parts de l'acquis, du culturel et de l'inné. La question du genre fait référence à des valeurs transmises par la culture et non par l'inné avec les stéréotypes correspondant à une réalité culturelle.

Des philosophes américaines très féministes (Judith Butler) ont écrit sur ce sujet : une intéressante remise en question des valeurs culturelles transmises par la société. Le modèle freudien suggère l'universalité du processus d'identification entre le genre et le sexe, tout autre développement serait une déviance par rapport à cette norme. Quand une personne ne se reconnaît pas dans le genre associé à son sexe, il s'agit d'une construction psychique différente. C'est la conviction de ne pas être dans le bon corps, d'être de l'autre sexe.

Question : Mais là, il s'agit de stéréotypes. Mais le processus d'identification ?

Didier Lauru : Il y a eu des études depuis une trentaine d'années sur des jeunes qui ont la perception d'être d'un autre genre. C'est une construction psychique - pas sociale. Ces jeunes auront plus tard un destin parfois de transvestisme, parfois de transsexuels. Cela commence très tôt dans l'enfance.

Claire Péricard : Naruto est un héros qui soi-disant n'a pas de sexe, mais est quand-même masculin. Au début, on a des stéréotypes : filles amoureuses / garçons qui se battent, puis les femmes super-puissantes : c'est en fait très traditionnel, il y a cela dans tous les contes. Où sont les héroïnes ?

Myriam Pellicane : Les héroïnes dans les mangas sont plus valorisées que dans les contes. Les lectrices de Manga sont souvent déterminées, émancipées, offensives.

Didier Lauru : La femme toute puissante, c'est un fantasme : la crainte de tous les hommes mais aussi de toutes les femmes (la mère dévoreuse, la mante religieuse)...

Catherine Zarcate : C'est toute la relation du yin/yang, le féminin insondable, réceptif. La mythologie asiatique n'est pas comme la nôtre, il n'y a pas toute cette mythologie de la « côte d'Adam ». Les gens savent qu'ils sont habités du masculin ET du féminin. Je ne pense pas qu'on puisse se permettre de comparer nos cultures. Pourquoi est-ce si brillant, ce féminin qui apparaît ? Je pense que c'est parce que cela s'appuie sur une mythologie. Je ne suis pas sûre que cela transmette la nôtre, notre culture.

Intervention du public : Je ne pense pas que le phénomène du manga soit un univers de marginaux, leur lecture un acte d'isolés : chez nous, à la bibliothèque, il y a des clubs de lecture partagée, et ça touche aussi les adultes. Ça devient intergénérationnel. Et il y a beaucoup d'héroïnes ! Le samedi après-midi, le rayon mangas de la bibliothèque est dévalisé : il ne nous reste plus rien. Tout un chacun se recherche dans l'épopée héroïque. C'est une lecture non-cachée, partagée. Sans parler des produits dérivés, films, jeux-vidéos, jeux de cartes, de stratégie, qui se jouent en famille (exemple Yu-Gi-Oh !)

Myriam Pellicane : Peut-être, mais au départ, ces héros sont des exclus, des marginaux.



Guillaume Issartel

Depuis une thèse de doctorat consacrée à la présence de l'**ours** dans la littérature épique médiévale, je m'intéresse avec constance aux allées et venues du sympathique plantigrade, qui ne manque jamais de s'inviter aux fêtes et aux déboires de l'homme, son proche parent (dans la pensée mythique, s'entend), et d'apporter son exemple et ses solutions à tous les problèmes que nous pouvons nous inventer ou nous découvrir.

En ce qui concerne la « distribution des rôles »... il paraît difficile de se tromper au sujet de notre animal. L'ours semble être le parangon des mâles, pour toutes les cultures qui le connaissent, et elles sont nombreuses ! (Le plantigrade est présent sur quatre continents, et a même fréquenté une partie de l'Afrique du Nord jusqu'à la fin du Moyen Age).

Cela tient d'abord à l'aspect physique de l'animal : sa force prodigieuse, sa taille et son poids, ses *poils*, la pilosité étant associée à la fécondité, et donc à la vigueur masculine –pensons aux cheveux de Samson.

Il y a enfin une curiosité anatomique : l'os de sa verge, que les chasseurs, en Sibérie par exemple, portent comme une amulette pour les protéger de toute défaillance.

Cela tient également au fait que l'homme et l'ours sont fortement associés, depuis très longtemps et sous tous les cieux – ils sont même confondus. De nombreux peuples imaginent qu'ils sont les descendants d'une hiérogamie entre un être humain et un(e) ours(e) : Coréens, Amérindiens, Sibériens.

Comme l'homme, l'ours marche sur deux pattes, nage, court, escalade, est omnivore,... . Ecorché, l'ours est censé beaucoup ressembler à un homme. Un homme très poilu se transforme en ours. Simplement, l'ours est un homme *en beaucoup plus fort*, et donc *en beaucoup plus viril*. Dans les langues qui font une différence entre les genres, l'ours est le plus souvent, lorsqu'il surgit dans les contes, considéré comme un mâle. Par exemple, dans les contes russes, où le classement des animaux par genres est très codifié : l'ours est « invariablement », nous dit Lise GRUEL-APERT¹, un mâle.

Du côté des traditions populaires, un événement spectaculaire, bien vivant encore aujourd'hui, fait la part belle à la virilité hors du commun de l'ours : il s'agit de la fête de l'ours.

Ces « festivités » découlent d'un très ancien calendrier sacré attaché au plantigrade, qui célébrait deux moments en particulier : le 11 novembre –saint *Martin* (surnom de l'ours dans notre pays, surtout dans le Midi)- et le 2 février. Entre ces deux dates, l'animal était censé hiberner, bien sûr, mais surtout effectuer un long voyage dans l'Autre Monde, à l'issue duquel il ramenait la fécondité printanière et les âmes des enfants à naître – lesquelles seraient restées piégées *de l'autre côté* si l'ours n'était pas allé les chercher.

De nos jours, les habitants de certaines parties des Pyrénées et des Alpes (en France, en Espagne, en Autriche, en Suisse, en Italie, en Slovénie,...) se livrent à des mascarades, en janvier et février, qui renvoient à ces croyances en célébrant la sortie de l'ours. Plusieurs dictons, en France notamment, expliquent en effet que le plantigrade sort de sa caverne à la Chandeleur (2 février), et observe le temps qu'il fait ; si le soleil brille, c'est le signe paradoxal d'un retour en force de l'hiver, et l'ours retourne se coucher. S'il y a des nuages, au contraire, le printemps ne va plus tarder, et l'animal cesse son hibernation.

En Catalogne, les mascarades de la Chandeleur accordent une très large place à la démonstration de l'extrême virilité de l'ours. A Arles-sur-Tech (66) par exemple, « l'ours » (un villageois déguisé) est attiré hors de la forêt par un homme déguisé en femme, appelé « Rosetta ». Le plantigrade, excité par ce leurre, veut à tout prix s'emparer de la « jeune fille », et se fait poursuivre et capturer par des « chasseurs », qui ne peuvent toutefois pas l'empêcher, à un moment de la fête, d'assouvir sa pulsion avec le travesti, dans une hutte disposée sur la place du village. Ils l'empêchent également très mollement de s'en prendre aux femmes du public.

A Saint-Laurent-de-Cerdans (66), « l'ours » prouve sa virilité en portant les femmes rencontrées dans les rues sur son dos.

Très directement, les fêtes célébrées autour de l'ours sont aussi parfois des fêtes du phallus. En Roumanie (mascarade du village de Tudora), l'ours est accompagné de curieux « danseurs » costumés en chevaux : « (...) cette danse explique leur présence dans le cortège car les chevaux sont construits de manière à ce que leur cou, qui prend naissance à hauteur du sexe du cavalier, soit comme un énorme phallus en érection dont la tête (cheval

¹ Dans sa traduction des *Contes populaires russes* d'Afanassiev (tome 2), Imago, 2010, p.401.

ou phallus) est aujourd'hui cachée par une ornementation très kitsch. (...) La chorégraphie constitue une représentation spectaculaire des mouvements de l'accouplement. »²

L'association ours/phallus est constante depuis des siècles, voire des millénaires. On en trouve des traces dans les grottes préhistoriques, comme l'abri de la Madeleine (Dordogne), qui a révélé un bois de renne gravé représentant une tête d'ours en face d'un sexe démesuré.³

Durant la fête de l'ours chez les Khantys (Sibérie centrale), l'ours « feuillu » (le déguisement en ours d'un grand nombre de mascarades consiste souvent en un habit végétal, les feuilles remplaçant les poils) est doté d'un sexe énorme –une poutre de bois- qu'il promène d'une maison à l'autre, et dont il se sert pour « bénir » les villageois, en cognant entre autres son membre démesuré aux quatre coins de l'isba, avant d'entrer et de poursuivre les habitants de ses assiduités.

De telles visites ne sont pas inconnues chez nous. A Gèdre, dans les Pyrénées, un petit groupe entourant un ours visitait lui aussi il y a peu les maisons, le jeudi gras. Composé de deux chasseurs, deux ours, un montreur et un médecin, il effectuait une pantomime débridée au cours de laquelle les ours étaient tués ; le médecin entreprenait alors de les ranimer, entre autres à l'aide d'un « thermomètre » géant (en forme de phallus, on l'aura compris) que l'on tentait d'introduire... à grand renfort d'obscénités. Le montreur finissait par s'en mêler, en glissant à son tour dans le fondement des ours un grand bâton, à l'aide duquel il insufflait une âme toute neuve dans les corps inertes, non sans leur avoir chanté auparavant le couplet suivant :

« Marti, avec quinze kilos de bouilli
Et une femme dans ton lit chaque mati,
Réveille-toi Marti ! »⁴

Pas de doute, par conséquent, quant à la virilité de l'ours. Celle-ci est d'ailleurs franchement inquiétante pour la femme, qui n'a pas même de barrière génétique pour éviter d'être fécondée par l'animal : l'ours étant un homme avec des poils, il peut s'assurer une descendance en volant les femmes des humains.

C'est le triste commencement du conte de *Jean de l'Ours*, bien connu dans notre pays : une jeune fille partie seule en forêt croise un jour la route d'un ours, qui l'enlève et l'enferme dans sa caverne. Tous les matins, l'animal part en quête de nourriture pour lui et sa « femme », et, pour éviter que celle-ci ne s'échappe, roule un énorme rocher devant l'entrée. Au bout de quelques mois, la femme accouche d'un enfant, mi-homme mi-ours, qu'elle baptise Jean, et que ses futurs condisciples, à l'école, lorsqu'il aura réussi à faire bouger le rocher et à libérer sa mère, appelleront Jean de l'Ours.

L'union femme-ours est un thème récurrent dans toute l'aire d'expansion de l'animal, dans les légendes, les croyances, les faits divers même : en Turquie, en 1953, des articles de journaux cités par Jean-Dominique LAJOUX⁵ relatent un cas d'enlèvement d'une femme par un ours, que des paysans très sérieux rapportèrent comme une histoire vraie à un journaliste.

Une distinction importante doit être faite néanmoins. Si dans les cas que nous venons d'évoquer l'ours semble visiblement s'imposer, il existe cependant un nombre presque égal de situations dans lesquelles la femme se révèle tout à fait satisfaite de son sort. Les versions sibériennes de *Jean de l'Ours* voient par exemple une *chance* qui s'offre à la jeune fille dans sa rencontre avec le plantigrade : égarée dans la forêt, elle est en danger de mort jusqu'à ce que l'animal la *recueille* chez lui.

L'ours peut se révéler très galant dans certaines histoires, et ses qualités d'amant surdimensionnées ne sont pas toujours dédaignées par sa partenaire, comme dans un conte des *Mille et une nuits* où le héros croit « délivrer » une femme de l'embrassement d'un ours, et se le voit vertement reprocher (*Ouardane le boucher*⁶).

A l'inverse des récits évoqués précédemment, certains contes montrent un ours *manipulé* par la femme, comme dans *L'Ours amoureux*, rapporté par Jean MALAURIE dans *Les Derniers rois de Thulé*⁷ : une femme esquimaude entretient une liaison extra-conjugale avec un ours blanc, tandis que son mari est à la chasse... à l'ours. Son homme étant rentré bredouille et devenant de plus en plus bougon, la femme trahit alors son amant en indiquant

² Jean-Dominique LAJOUX, *L'Homme et l'ours*, Glénat, 1996, p.134. Voir aussi des photographies dans le même ouvrage, p.135 et 97.

³ Idem, p.138.

⁴ Ibidem, p.90 à 93.

⁵ *Op. cit.* p.149.

⁶ Cf. Jean-Dominique LAJOUX, p.133 à 135.

⁷ Plon, 1976, p.519-520.

le chemin de son antre au chasseur malchanceux. L'ours semble devoir se venger féroce­ment, mais il se contente finalement de s'en aller, tête basse, vaincu par la légèreté féminine... .

Ce type de récits culmine dans les histoires présentant un ours démesurément naïf, joué cette fois par de toutes petites filles. *Macha et l'ours*, conte russe bien connu, met en scène une fillette égarée dans le bois, qu'un ours séquestre chez lui et force à accomplir les travaux ménagers, en lui rappelant qu'ignorant où se trouvent les siens, elle se perdrait forcément si elle tentait de s'enfuir. Macha a alors l'idée de confectionner des petits pains farcis, qu'elle charge l'ours de porter chez elle, au village, à sa famille. Mais attention ! qu'il ne s'avise pas d'y goûter en chemin, car elle le verrait de loin, soi-disant en grim­pant dans l'arbre qui est devant la maison. Détournant un instant l'attention de l'ours, Macha se faufile dans le panier qu'elle a préparé, et voilà notre ours parti en direction du village, avec sa prisonnière sur le dos. A chaque fois que l'animal tente de glisser la patte dans les provisions, la voix de Macha lui intime l'ordre de n'en rien faire, et, tout penaud, l'ours obéit en se disant que, décidément, cette petite a bien des pouvoirs insoupçonnés, pour le voir de si loin ! Parvenu au village, le plantigrade, effrayé par la proximité des chiens, dépose rapidement son fardeau, et part sans se retourner. Et Macha retrouve sa famille.

On pourrait peut-être voir là un affadissement du conte, une adaptation moderne, destinée à la jeunesse, qui risquerait d'être choquée par le « véritable » *Jean de l'Ours* ; mais des témoins anciens montraient déjà un ours nettement dominé par la femme : ainsi les *Chroniques de Hainault*, texte pseudo-historique de la fin du Moyen Age, qui racontent les démêlés d'un roi *Ursus*, aux prises avec une reine *Ursa* qui, commandant une armée d'amazones, tue son ennemi, et se fait amener sa tête et sa peau (=son pelage)...

Mieux encore, certains mythes fort vénérables mettent eux aussi en scène une petite fille qui vit avec un ours, et atteignent cette fois une dimension proprement cosmologique : les Evenks, peuple de Sibérie orientale, se transmettaient le récit de l'abandon, par les habitants du Monde Supérieur, d'une fillette, qui, entraînée par l'esprit de la glace, descendait dans le Monde Moyen (celui dans lequel nous sommes censés vivre), où elle était recueillie par l'ours primordial, appelé Ngamondri. A sa demande, elle le sacrifiait et le découpait : les différentes parties de la bête donnaient naissance à l'humanité, aux rennes, et à certains objets qui occupent une place centrale dans la culture evenk.⁸

En réalité, et contrairement aux apparences, l'ourse femelle est loin de s'en laisser compter par son partenaire. C'est elle qui a sa place dans le ciel étoilé –et c'est en Europe l'histoire de la Grande et de la Petite ourses- et c'est une nouvelle armée d'ourses –après celle de la reine *Ursa*- qui occupe une place de choix dans le calendrier chrétien médiéval : celle des 11 000 vierges, menées par sainte *Ursule* (fêtée le 21 octobre).

D'après sa légende, celle-ci avait entrepris un voyage à Rome avec ses compagnes, puis était retournée vers le Nord, à Cologne, où toutes subirent le martyre entre les mains des Huns (sic !) qui avaient investi la ville. Le voyage d'Ursule se serait déroulé principalement en *bateau*, et ceci nous ramène à la signification « cosmique » du trajet accompli : Ursule montre aux chrétiens qui la révèrent la route qui joint la ville de Rome au *Nord*, comme les navigateurs se guident à l'aide de la Grande et de la *Petite* (=Ursula) ourses pour trouver leur chemin (et le *Nord* en particulier).

La mythologie de l'ours est très ancienne, mais lorsqu'on a conservé quelque souvenir de la divinité tutélaire de cet animal, il se révèle le plus souvent qu'on a affaire à une *femme*.

Par exemple, Artémis chez les Grecs : son nom renvoie à celui de l'ours (*arktos*), et des rituels complexes se déroulaient dans l'Antiquité autour d'un sanctuaire qui lui était dédié en Attique, à Brauron, au cours desquels des petites filles appelées *ourses* s'adonnaient à une certaine danse, en expiation, d'après la tradition, du meurtre d'une ourse chère à Artémis.

Une statuette découverte en Suisse, près de Berne, permet également de connaître l'existence d'une déesse celtique, *Artio*, représentée face à un ours gigantesque, et présidant probablement aux destinées du plantigrade (ours se dit *artos* en Gaulois).

En Corée, le dieu du ciel qui donne naissance à la nation coréenne s'unit à une ourse, qu'il a métamorphosée en femme.

Ainsi l'hyper virilité affichée de l'ours cache finalement assez mal une grande ambiguïté de son statut symbolique dans la « guerre des sexes ». Comme on l'a vu dans le conte inuk rapporté par Jean MALAURIE, l'ours peut très bien se retrouver dans la peau d'un *cocu*, et ceci résonne curieusement avec ses affinités avec les animaux à *cornes* : rennes dans le mythe evenk de l'ours Ngamondri ; chèvres dans le monde slave (les mascarades russes associent

⁸ Cf. la contribution de Boris CHICHLO à l'*Histoire des pèlerinages non chrétiens, Entre magique et sacré : le chemin des dieux*, études réunies par J. CHELINI et H. BRANTHOMME, Hachette, 1987, p.442-443.

constamment les deux animaux) ; béliers au pays basque (« l'ours » de la fête arbore parfois une tête de bélier). Au Moyen Age, l'homme sauvage, équivalent très banal de l'ours mythique, est souvent représenté avec des bois de cervidé (voir une enluminure reproduite dans l'ouvrage de J.-D. LAJOUX, *op. cit.*, p.151).

Les deux animaux partagent en fait une symbolique analogue : maîtres de la forêt, ils sont tous les deux réputés pour leur puissance sexuelle et fécondante, et considérés comme un gibier de choix.

Le cerf et l'ours sont en outre réunis dans des récits médiévaux très curieux, et en particulier dans une chanson de geste tardive (XIV^{ème} siècle), *Tristan de Nanteuil*.

Dans ce texte aux innombrables rebondissements, le héros éponyme se retrouve séparé de sa mère à la naissance, avant d'être recueilli par une sirène qui le nourrit de son lait, puis finalement rejeté sur la terre ferme où il est cette fois alimenté par une « cerve » –monstre androgyne qui représente une curiosité lexicale autant qu'animalière.

Le lait de la sirène est en réalité absorbé accidentellement par la cerve, qui se transforme en un être velu et sanguinaire qui emporte Tristan dans le bois où il règne en maître.

Avec une telle nourrice, Tristan grandit évidemment de manière démesurée, et se couvre de poils, prenant ainsi l'apparence typique d'un homme sauvage.

Arraché à sa forêt et entraîné parmi les humains, Tristan commence par se montrer de la plus parfaite lâcheté, avant d'être initié à la bravoure chevaleresque par une *femme*, la fée Gloriande. Par la suite, il accomplit toutes sortes d'exploits guerriers et *surtout* amoureux, fidèle en cela à sa nature d'ours à l'ardeur insatiable.

Marié plus tard à la princesse Blanchandine, il en est séparé, et chacun croit à la mort de l'autre. La jeune fille, pour échapper à ses ennemis, se fait passer pour *un homme* (« Blanchandin »), et rencontre sous ce déguisement une Sarrasine appelée Clarinde, qui tombe follement amoureuse d'elle/lui.

Lorsque Clarinde demande sa main à Blanchandine, celle-ci se voit proposer par un ange de *changer de sexe*, ce qu'elle accepte. Et c'est ainsi que Blanchandine engendre, avec sa Sarrasine, le futur saint Gilles... !

Résumons : le lait d'une sirène transforme une « cerve », étrange cervidé androgyne, en monstre sauvage, lequel nourrit dans sa tanière un homme sauvage, Tristan. Celui-ci épouse une princesse qui est métamorphosée en homme et cocufie « l'ours Tristan » avec une femme.

Le fruit de ces amours contre-nature n'est autre que saint Gilles, personnage hautement légendaire, connu pour avoir vécu dans une tanière en compagnie d'une biche, tel un homme sauvage, tel son –comment l'appeler ?- prédécesseur Tristan, mais tout en restant, contrairement à lui, d'une impeccable chasteté.

Il est par ailleurs remarquable que les principaux protagonistes de cette histoire ont été immortalisés dans la pierre de l'abbatiale de Saint-Gilles-du-Gard : la sirène, le cerf, l'ours... tous présents autour du portail de l'édifice.

Sérieusement battue en brèche par une chanson comme celle de *Tristan de Nanteuil*, la réputation de super mâle de l'ours montre ainsi, à l'analyse, une ambiguïté foncière.

Le héros ursin est autant le jouet des femmes qu'un objet de crainte pour elles, et son identité sexuelle apparemment fortement marquée n'est pas univoque, laisse une place aux situations les plus inattendues et les plus transgressives.

Saint Gilles-du-Gard



Dubrovnik (Croatie): Façade du palais du recteur (XVème siècle)



Brigitte Charnier

THÉMATIQUE DE LA BLANCHE BICHE DANS LES CONTES ORAUX ET LITTÉRAIRES MÉDIÉVAUX

La thématique de la chasse à la blanche biche n'est pas inconnue des contes ni de la littérature médiévale. Chasser la biche entraîne le chasseur vers une quête nuptiale, ce qui apparente ces récits à des contes initiatiques. Qu'ils s'agissent de lais médiévaux (« Guigemar » et « Graellent »)⁹ ou de contes collectés (« La biche »¹⁰ ou *Le géant Calabardin et la princesse aux cheveux d'or*¹¹), le héros poursuit ou suit une biche qui le conduit vers une femme qu'il épousera. Une fois la valeur guerrière du chasseur éprouvée, ce dernier est digne d'épouser la jeune fille, qui n'était souvent que la biche métamorphosée, et de prendre la tête du royaume.

Le schéma diffère dans les contes de l'épouse substituée puisque la chasse à la biche est postérieure à l'union des héros. La fausse épouse a métamorphosé la jeune accouchée en biche et demande à son époux de lui apporter de la biche à manger. Il faut savoir que, selon la tradition orale, on attribue de nombreuses vertus médicales à la biche et absorber certaines parties de son corps est bénéfique¹², ce qui peut expliquer le choix de la métamorphose. Dans les deux contes auxquels nous nous référons (« La biche blanche »¹³ et « Le poirier merveilleux »¹⁴), le chasseur est dans l'incapacité de tuer la biche, montrant par là qu'il a conservé les valeurs requises pour régner et apporter la prospérité à son royaume.

Ces contes révèlent en réalité la toute puissance de la biche : c'est elle qui choisit le héros à qui elle donnera la souveraineté, souveraineté dont elle est la « gardienne ». En effet, il ne suffit pas d'accéder à la royauté : il faut en être digne¹⁵. Dans les contes de l'épouse substituée, c'est bien la biche qui détient le rôle important, car la bafouer revient à perdre la souveraineté. J'en donnerai comme exemple le conte « Le roi Marc'h aux oreilles de cheval »¹⁶. Pour avoir délaissé son peuple au profit de sa passion effrénée, la chasse, le roi est condamné par la biche, qu'il a poursuivie inconsidérément, à porter les oreilles de son cheval. Cette « anomalie » est la marque d'un souverain ayant failli à ses obligations de monarque. Et, lorsque son peuple découvre les oreilles de son roi, celui-ci s'enfuit et meurt¹⁷.

On peut supposer que les contes de l'épouse substituée forment une suite aux contes de quête nuptiale, rappelant par là que la royauté n'est jamais acquise définitivement. On voit bien dans ces deux types de conte, que la biche joue un rôle magique qui la place en position dominante puisque c'est elle qui décide de l'accession à la souveraineté autorisant par là fécondité et prospérité et qui en dépossède le souverain s'il en est indigne.

DANS LA COMPLAINTÉ DE LA BLANCHE BICHE

La complainte de la Blanche Biche raconte-t-elle la même histoire ?

⁹ M. de France, *Les Lais*, éd. Bilingue Ph. Walter. Paris : Gallimard, 2000, « Folio ». *Lais féeriques des XII^e et XIII^e siècles*, prés., trad. et not. par A. Micha. Paris, GF-Flammarion, 1992.

¹⁰ Delarue-Ténèze, *Contes de France*, réunis et présentés par Paul Delarue et Marie-Louise Ténèze, Paris, Hatier, 1980.

¹¹ Luzel, « Le géant Calabardin et la princesse aux cheveux d'or », *Revue des traditions Populaires*, I, 1886. p. 62-70

¹² Cette notion n'est pas inconnue de l'Antiquité, comme le prouve l'*Histoire Naturelle* de Pline (Livre 2).

¹³ E. Cosquin, « La Biche Blanche », *Contes populaires de Lorraine*, Arles : Éditions Philippe Picquier, 2003, édition établie par N. Belmont.

¹⁴ « Le poirier merveilleux » Ms Millien. Archives départementales de la Nièvre. Nous remercions particulièrement J. Branchu qui nous a fourni copie du conte collecté par A. Millien et de la transcription dont il s'est chargé.

¹⁵ J'intègre dans ma communication une analyse liée aux questions formulées lors de la discussion sur le rôle « passif » de la blanche biche.

¹⁶ Conte rapporté par Y. Ar Floch en 1905 et repris par G. Le Scouëzec in *Guide de la Bretagne mystérieuse*, Paris, Tchou 1966, « Les guides noirs ».

¹⁷ Cet épisode n'est pas sans rappeler l'histoire de Nuadha, ce roi mythique irlandais, l'homme au bras d'argent qui doit céder son trône car il a été amputé d'une main au cours d'une bataille, épisode traduit par C.J. Guyonvarc'h et F. Leroux in *Les Druides*, Rennes, 4^e édition, Édition Ouest France, 1986.

Une jeune fille – prénommée Marguerite dans la plupart des versions – subit une métamorphose, de préférence nocturne, en biche. Son frère – le plus souvent nommé Renaud – chasseur frénétique et cruel, la tue. Dépouillée, démembrée et cuite, elle est alors servie au banquet. Lorsque le festin débute, la jeune fille/biche présentée sur la table invite les convives à la manger.

Si la complainte nous entraîne aux confins du merveilleux, si nous voyons en la biche une fée métamorphosée, si l'on nous raconte une chasse magique, s'agit-il pour autant de la même histoire ? Dans les contes, la chasse à la biche permet une initiation du jeune homme qui prouve sa valeur guerrière, et, par là, sa capacité à régner sur un royaume.

Dans la complainte, certes, le héros tue la biche/femme mais il n'en tire aucun bénéfice. On pourrait alléguer que l'inceste sous-jacent de cette chasse explique l'échec du jeune homme. Pourtant il nous semble que cette explication est réductrice et que la complainte raconte aussi une autre histoire.

On peut également considérer que cette complainte met en scène une initiation féminine par la chasse, le démembrement, l'évocation des entrailles, du sang et de la cuisson, la prise de parole de la jeune fille renvoyant alors à la « renaissance » de l'initiée. Là encore, il nous semble qu'il faille aller au-delà.

ÉTYMOLOGIES

Pour essayer de décrypter de quelles significations pourrait être investie la complainte, nous avons choisi d'analyser qui se cache derrière Marguerite et derrière la biche et plus particulièrement de procéder à une analyse étymologique.

MARGUERITE

Rappelons que, en mythologie, le prénom est programmatique, qu'il contient en lui l'histoire du personnage qui le porte. Il nous a donc paru pertinent de nous interroger sur l'étymologie de ce prénom, prénom récurrent de la complainte.

Les dictionnaires étymologiques : L'observation de dictionnaires étymologiques¹⁸ enseigne que Marguerite vient du grec ou du persan (une controverse oppose les spécialistes sur une origine grecque ou persane de Margaritès, mais laissons-les à leur querelle) et revêt comme acception : « la perle ». Tous les bestiaires, antiques et médiévaux¹⁹, racontent que la perle naît dans l'huître de la jonction de la lumière et de l'eau. Quand l'huître remonte à la surface, elle ouvre ses valves et reçoit la lumière/le feu céleste qui la « féconde » à ce moment et donne naissance à la perle. Voici ce que raconte *Le Physiologos* daté entre le II^e et le IV^e siècle après J.C. :

« L'huître attirée par l'agitation des airs remonte à la surface et reçoit en elle le son du tonnerre, le feu étincelant de l'éclair et les gouttes d'eau qu'elle transmue en perle. Prise dans ce cyclone et creuset des déchaînements de Zeus, l'huître est foudroyée et deux éclairs viennent s'enrouler dans la vasque de sa coquille pour former deux yeux, qui sont les perles²⁰ ».

Cette origine mystérieuse, divine, permet de comprendre les raisons pour lesquelles de nombreuses croyances attribuent à la perle une essence divine ou céleste, l'élèvent au rang de pierres précieuses et, emblème de la force régénératrice, l'associent à des rites agraires, nuptiaux et funéraires²¹.

¹⁸ P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Klincksieck, 1999, première édition 1968.

¹⁹ P. de Beauvais, *Le bestiaire*, version longue attribuée à Pierre de Beauvais, édité par Craig Baker, Paris, H. Champion, 2010. B. Latini, traduction en français moderne, introduction, notes par Bernard Ribémont et Silvère Menegaldo, Paris, H. Champion, 2013.

²⁰ *Physiologos : le bestiaire des bestiaires*, texte traduit du grec, introduit et commenté par Arnaud Zucker, Grenoble, J. Millon, 2004.

²¹ M. Éliade, *Images et symboles, Essais sur le symbolisme magico-religieux*, Paris, Gallimard, 1980.

Les dictionnaires de langue française : Si l'on examine maintenant les dictionnaires d'ancien français, Marguerite s'enrichit d'autres significations, particulièrement en observant le diminutif *Margot* : au féminin il désigne la « pie » - cette dernière information entre en concordance avec la culture orale -, et, au masculin, *lingot*. Sous la graphie *margau* il est glosé « goéland », c'est à dire un oiseau des mers²². Rappelons que la tradition désigne également les fées sous le nom de *Margot*, comme en attestent encore les toponymes²³ et que les Margots passent pour détenir des trésors.

Le dictionnaire de R. Cotgrave, daté de 1611, propose les définitions suivantes à l'entrée *margot*:

« *Margot (for Marguerite ; or a rusticall diminutive thereof [?]) Meg or Peg.*

Tieutieu Margot: come beast come; a call for a cow used by countrey meachers

Marguerite = pearle, also a daisy »

« Margot : pour Marguerite ; ou un diminutif rural [...] Meg ou Peg.

Tieutieu Margot : faire venir les bêtes ; un appel pour la vache utilisé par les ?

(mot incompréhensible)

Marguerite = perle, aussi une pâquerette²⁴ ».

On peut en déduire que *Margot /Marguerite* recouvre alors le sens d'un oiseau au moyen âge, d'un quadrupède au moins à partir du XVII^e siècle, et dans la culture de tradition orale une pie et une fée. Mais remontons encore plus dans le temps en scrutant les racines indo-européennes

Les dictionnaires des racines indo-européennes : La polysémie, que les dictionnaires racontent, se vérifie dans les racines -indo-européennes. Sarkarati, en 1974, fait dériver *μαργαρίτης* (margaritès) de l'avestique *mereya*, **mrga*-en iranien²⁵. Il lui attribue le sens de « oiseau ». Et, selon le dictionnaire sanscrit Monier-Williams, *Mriga* est glosé dans une variante « a large soaring bird » c'est à dire « un grand oiseau qui plane (ou monte en flèche) ». Cependant, il a comme sens premier « a forest animal or wild beast, game of any kind, (esp) a deer, fawn, gazelle, antelope, stag », c'est à dire « un animal qui vit en forêt, ou une bête sauvage, un gibier en quelque sorte, spécialement une biche, un faon, une gazelle, une antilope, un cerf »²⁶.

Nous retenons de ces analyses que la polysémie de la racine **Mrga*, dont est issu *margaritès*, exprime aussi bien un oiseau qu'un quadrupède vivant dans la forêt. Observer l'étymologie de biche participe à conforter ces analyses.

BICHE

Biche est un terme défini comme possédant une étymologie obscure. En effet, les dictionnaires attestent qu'il est issu du latin populaire *bistia*, « bête », provenant lui-même du latin classique²⁷. Il a été employé sous la forme *bisse*, forme dialectale normande ou picarde. Les textes médiévaux ne démentiront pas cette étymologie. Dans *Fierabras*²⁸ chanson de geste ou le *Roman de Renart*²⁹, on le rencontre au sens de « bête ». Mais dans de nombreux textes, il signifie la femelle du cerf, la « biche ».

²² F. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française, et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, tome 5, Paris, 1888, Kraus reprint LTD Vaduz 1965.

²³ Telle la grotte à Margot dans la Mayenne.

²⁴ R. Cotgrave, *Dictionarie of the french and english tongues*, Londres, Islip, 1611.

²⁵ I. Gershevitch, « Margarites the pearl », *Etudes irano-aryennes offertes à Gilbert Lazard*, Paris, Association pour l'avancement des études iraniennes, 1989.

²⁶ Monier-Williams, *A sanskrit-english Dictionary*, dictionnaire sanskrit-anglais, avec étymologie & comparaison avec d'autres langues indo-européennes, Oxford, 1899.

²⁷ O. Bloche et W. Wartburg (Von), *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 1994, 10^e édition, 1^{re} édition, 1932.

²⁸ *Fierabras*, Chanson de geste, édité par A. Kroeber et G. Servois, Paris, F. Vieweg, 1860.

²⁹ *Le roman de Renart*, l'édition bilingue établie, traduite, présentée et annotée par Jean Dufournet, Laurence Harf, Marie-Thérèse de Medeiros et Jean Subrenat, Paris, Champion, 2013, Champion Classiques Moyen Age. Voir les branches III et IX.

Le dictionnaire d'ancien français signale à l'entrée *biche* que ce terme signifie aussi « insecte³⁰ » et O. Bloche et W. Wartburg « sauterelle³¹ » en Poitou et en Côte d'or. Le *dictionnaire des mots passés du monde rural* précise que *biche* désigne le « poisson de mer » dans le Calvados et dans la Manche³². On apprend, d'après les *Atlas de linguistique de langue romane* qu'il revêt également la signification de « chèvre », tel le mot *biš* (prononcer bitche) à Thaon. (Manche, Seine Maritime, Allier, Centre) où le terme *bik*, parfois *bitch*, désigne à la fois une « biche » et une « chèvre³³ ».

En résumé, le terme *bisse/biche* est marqué d'ambivalence puisque, terme polysémique, il désigne autant la biche que d'autres animaux, rejoignant par là l'étymologie première de « bête ». Il est à noter que le terme *bisse* subsiste uniquement en héraldique et désigne le serpent. Cet emploi de *bisse*, exclusif aux blasons, atteste lui aussi de la polysémie que le mot a pu comporter et comporte encore.

Ce qu'il faut retenir de ces observations est donc que la polysémie que recouvre le terme *biche/bisse*³⁴ met à jour le sens premier de ce mot, « bête ». En croisant les deux étymologies, de *biche* et *Marguerite*, il apparaît que notre « biche » ne serait pas sans rapport avec *Mriga* qui signifie donc animal sauvage et qui a pu former également le terme *margaritès*. Ainsi, *biche* et *Marguerite* évoquent tous deux un animal et l'on comprend mieux, dans la complainte, la métamorphose de la jeune fille en biche, prédestinée par son prénom.

Afin de mieux cerner cette polysémie et ce qui pourrait unir Marguerite et la biche, il faut se rapprocher des croyances primitives. M. Gimbutas nous enseigne que la nature thériomorphe de la déesse primitive lui permet de prendre l'aspect d'un animal, tel le cerf ou la biche, voire être accompagnée d'un animal de cet ordre³⁵. Ainsi, la redondance sémantique sous-jacente à *Marguerite* et à la *biche* laisse penser que l'évocation d'une déesse mère est peut-être inscrite en filigrane dans la complainte. La vie de sainte Marguerite, telle que la rapporte Wace³⁶, romancier du XII^e siècle, ou, au XIII^e siècle, le clerc Jacques de Voragine dans la *Légende dorée*³⁷, permet de comprendre la transformation d'une déesse mère en sainte légendaire.

MYTHOLOGIE

APHRODITE / MARGUERITE

Sainte Marguerite a vécu à Antioche et probablement supplanté la déesse aux perles appelée Margarito, l'Aphrodite syrienne, qui y était vénérée comme protectrice de la fertilité et de la fécondité. De fait une déesse mère. Si la tradition savante attribue à sainte Marguerite exclusivement de protéger les femmes en couche, les prières que véhicule la tradition orale signalent qu'on lui attribuait les mêmes fonctions que la déesse Margarito : on l'invoquait contre la foudre, la tempête, pour préserver les hommes et les femmes, pour protéger le récoltes et le bétail, etc.³⁸. Ces fonctions explicitent la raison du prénom de la sainte et du choix de sa célébration au 20 juillet, date qui marque le début de la canicule et qui nécessitait une vierge forte pour supplanter une « déesse-mère ».

³⁰ F. Godefroy, *op. cit.* tome 1.

³¹ W. Wartburg (von) *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Bonn und Leipzig, Kurt Schroeder, verlag, 1922, (entrée *bestia*) et P. Guiraud, *Dictionnaire des étymologies obscures*, Paris, Payot, 1982.

³² M. Lachiver, *Dictionnaire du monde rural, les mots du passé*, Paris, Fayard, 1997.

³³ *Atlas linguistique de langue romane*, fascicule 6, cartes 272, 1463, 273.

³⁴ Dans les autres langues romanes les termes *bisse*, *bicho*, *bicha* recouvrent à peu près la même polysémie qu'en français. Mais, elle utilisent, comme en occitan, le mot *cerva/cierva* pour désigner la femelle du cerf. Je renvoie à ma thèse pour une analyse plus fine de ces différentes étymologies, *La Blanche biche : poétique et imaginaire d'une complainte traditionnelle*, Grenoble, s. é., 2008.

³⁵ M. Gimbutas, *Le langage de la déesse*, Paris, Des femmes, 2005.

³⁶ R. Wace, *La vie de sainte Marguerite*, Paris, E. Champion, 1932.

³⁷ J. Voragine (de), *La Légende dorée*, Paris, Gallimard, 2004.

³⁸ B. Charnier, *op. cit.*, annexes vol. 3.

Nous nous interrogeons cependant sur la nature de la déesse mère, car si l'on en croit certaines représentations d'Aphrodite, elle est bisexuée : telle à Chypre selon Macrobe où « *l'effigie de Vénus est représentée ayant du poil, avec la stature d'un homme habillé en femme, et tenant un sceptre à la main*³⁹. » Ce dernier précise qu'Aristophane la nommait *Ἀφρόδιτος* (Aphroditos). Qu'il s'agisse de la déesse elle-même ou de son effigie, Aphrodite présente des caractéristiques masculines et féminines.

Nous nous demandons alors si les étymologies de biche et de Marguerite ne permettraient pas de faire resurgir ce que la complainte, qui s'est actualisée au fil des transmissions, aurait occulté. À travers ces étymologies, il nous semble déceler l'histoire d'une très ancienne divinité, une divinité qui pourrait être androgyne, marquant par là une unité non encore différenciée. En effet, la bête est indéterminée ; quant à Marguerite, elle revêt plusieurs identités retraçant l'évolution des croyances des sociétés et c'est peut-être l'hagiographie qui conserve le mieux les traces de cette indétermination à travers le groupe de saintes que l'on nomme les saintes travesties.

LES SAINTES TRAVESTIES : MARGUERITE/PÉLAGIE MARINE

La *légende dorée* nous enseigne qu'il existe une autre sainte, Pélagie, surnommée Marguerite en raison du luxe de ses vêtements et fêtée le 8 octobre. Or Pélagie/Marguerite renonce à la vie pour s'enfermer dans un monastère travestie en homme et se fait appeler frère Pélage. Ce travestissement est pour le moins surprenant lorsque l'on sait que « *le Deutéronome (XXII, 5) interdit (déjà) à toute femme de prendre habit d'homme (et à un homme de ne point mettre de vêtements de femme d'une part) et que (d'autre part,) les autorités de l'Église condamnent à partir du IV^e siècle ces pratiques (..)* ». Or il ne s'agit pas d'un cas isolé. Sainte Marine de Bythinie, fêtée en juin, se travestit également pour se consacrer à Dieu dans un monastère et se fait appeler Marin. Et nos deux saintes vivent des aventures à peu près similaires. Mais, ce qui jette encore plus le trouble sur ces saintes est le fait qu'elles aient toutes deux un « double ». En effet, dans la liturgie orthodoxe, le 20 juillet, on fête sainte Marine qui a connu le même martyre que Marguerite d'Antioche.

On est en droit de penser que si « *la vertu du travestissement est bien sa valeur déféminisante* » et permet à Marine/Marin et Pélagie/Pélage d'atteindre la sainteté, une autre lecture est possible. Encore une fois, il n'est pas inutile de s'arrêter sur les étymologies : les trois prénoms présentent une forte connotation marine : Marine, Pélagie issu du terme grec Πέλαγιος (*pélagios* (la haute mer) et Marguerite (née dans la mer sous forme de perle). Faut-il y lire alors les réminiscences d'une divinité androgyne primordiale née « du chaos de l'océan originel » profondément ancrées dans les croyances, malgré les interdictions du Deutéronome et des pères de l'Église ?

Quoiqu'il en soit, il nous paraît plausible que la référence à la mer, le fait que sainte Marguerite/Pélagie et sainte Marine aient atteint la sainteté sous l'apparence d'un homme puissent être la trace diffractée d'anciennes divinités primordiales englobant le principe masculin et féminin.

La complainte, quant à elle, par son histoire, par le prénom Marguerite et la métamorphose en biche, pourrait comporter des réminiscences de ces anciennes divinités, que la tradition chrétienne a, à son tour, assimilées en les insérant dans la liturgie chrétienne à des moments calendaires importants. Marguerite/Marine protège la fertilité et la fécondité. Quant à Marguerite/Pélagie, compte-tenu de sa date de célébration – le 8 octobre – ne représenterait-elle pas par son *asexualité* l'endormissement de la terre avant le renouveau ? La biche/bête symboliserait alors l'essence même de cette divinité, dont on soupçonne la présence chez Marguerite/Pélage « qui revêt un froc de poil » lors de son entrée au monastère, rappelant allusivement la cohorte d'hommes sauvages tel Enkidu⁴⁰. Il faudrait alors attendre le 25 décembre, date à laquelle était fêtée Eugénie, une autre sainte travestie connaissant une vie quasi similaire à celle de Marguerite et Marine, pour célébrer le « réveil ».

³⁹ Macrobe, *Les saturnales*, traduction en français publiée sous la direction de M. Nisard, Paris, Firmin-Didot, 1875.

⁴⁰ *Gilgamesh*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2006.

Eugénie

Pourquoi mentionner Eugénie ? Elle apparaît dans la version de la blanche biche collectée par Sadoul en Lorraine. Lorsque la mère demande à sa fille les raisons de ses pleurs, elle mentionne la présence de sa sœur Eugénie. Si la plainte n'apporte guère d'informations sur ce personnage, l'étymologie et la date de célébration de la sainte ne sont pas anodines. En miroir avec Marguerite, Eugénie ajoute une strate mythique enrichissant la plainte.

Le prénom Eugénie issu du grec Εὐγενία (*Eugénia*) signifie, « bien née », ce que conforte sa date de célébration puisqu'il s'agit de la date à laquelle fut ensuite célébrée la Nativité, c'est à dire le 25 décembre. Selon les sources, Eugénie est décapitée en 257. Cependant, ce n'est qu'en l'an 440 que le pape Jules institua le 25 décembre pour louer la naissance du Christ : la célébration de la sainte est alors déplacée au 8 janvier.

Le christianisme se trouve en concurrence avec un autre culte, le mithraïsme, largement répandu dans l'empire romain. Or, le 25 décembre on fêtait la naissance de Mithra (*Sol Invictus*, « le soleil invaincu ») et, à partir de l'an 274, sous l'empereur Aurélien, *Dies Natali Invicti*, (le jour de naissance de l'Invaincu). Il est fort probable que cette date ait été choisie par les hagiographes afin de contrecarrer la puissance du culte solaire.

D'autre part, compte-tenu du fait que les femmes étaient exclues du mithraïsme, on est en droit de s'interroger sur le choix de cette date. Il n'est pas impossible que, pour contrebalancer les religions solaires ou le mithraïsme et implanter le christianisme, les premiers hagiographes aient choisi de célébrer une jeune fille à une date hautement symbolique dans l'esprit des croyants pour célébrer le renouveau.

On peut aussi se demander si cette date ne cacherait pas un substrat mythique occultée par l'évolution des croyances, réminiscence d'une époque présidant à la naissance du culte mithraïque. En effet, Mithra, dieu créateur, était à l'origine une divinité androgyne investie de la parole créatrice et désigné comme médiateur entre son père, la divinité Ormuzd, et les hommes⁴¹. Or n'est-il pas curieux que sainte Eugénie soit justement présentée comme ayant « reçu une formation parfaite dans tous les arts libéraux et les lettres »⁴² et que, « à la mort du supérieur elle fut mise à la tête du monastère⁴³ » ? Sa date de célébration, son rôle dans le monastère en font un double du dieu solaire.

La mention d'Eugénie dans la version lorraine, qui est la seule version à notre connaissance à indiquer la présence d'une sœur, donne lieu à plusieurs hypothèses. La forte implantation du culte de Mithra dans les régions de l'est peut avoir favorisé l'importance de la sainte et, par là, l'usage de son prénom qui conserverait la mémoire d'anciennes croyances. Autre explication, qui découle de la précédente, les deux jeunes filles seraient la représentation de deux divinités. La plainte rappellerait le rôle protecteur d'une divinité mère et le renouveau du cycle des saisons au solstice d'hiver – Mithra avait comme fonction d'assurer « la génération la reproduction et l'harmonie du monde⁴⁴ » - chacune des deux saintes rappelant une divinité antérieure androgyne (Aphroditos et Mithra) occultée en final par un vernis chrétien.

Et ne resterait de la plainte, que la tradition de transmission en transmission orale a dépouillée de ses voiles mythiques, qu'une « belle histoire » tragique qui fascine toujours autant son « public. »

⁴¹ F. Lajard, *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra en Orient et en Occident*, Paris, Imprimerie Impériale, 1867.

⁴² J. de Voragine, *op. cit.*

⁴³ *Id.*

⁴⁴ F. Lajard, *id.*

Débat avec la salle suite aux interventions de Guillaume Issartel et Brigitte Charnier

Claude Mastre : dans ces rituels, il y a la tentation de s'approcher de l'animal. Il y a une rencontre entre l'ours qui va s'humaniser et la bergère qui va vers l'animal. La femme qui se fait enlever par l'ours est capable de préparer un onguent.

Guillaume Issartel : L'ours est un intermédiaire entre le monde des humains et le monde animal. Un carrefour, une union entre le monde des humains et la nature.

Intervention du public : Je vous invite à lire le livre « Le sexe et l'effroi » de Pascal Quignard qui développe les notions de phallus et de facinus (sexe dressé). Il y est question du désir.

Intervention du public : Il y a aussi le film « Rebelle », un film d'animation où une fille va sauver sa mère transformée en ours.

Intervention du public : La sainte qui a parlé à Jeanne d'Arc est Marguerite d'Antioche

Hélène Loup : Dans une version de Jean de l'Ours, la jeune fille qui part s'appelle Roseta. L'odeur du sang attire l'ours. On dit aussi « j'ai la visite de Tante Rose » pour dire que l'on a ses règles.

Catherine Zarcate : Y a-t-il un lien entre tous ces symboles et l'ours en peluche ? Il est une sorte de fétiche protecteur des enfants qu'on place dans le berceau pour veiller et empêcher les enlèvements et effrayer pour protéger.

Brigitte Charnier : Ce sont des figures à rôle ambigu. Comme la biche poursuivie mais redonne la vie et apporte la royauté à l'homme.

Guillaume Issartel : L'ourse femelle a aussi un rôle. Une Ourse est à l'origine d'une race et d'un roi (en Corée). Le grand père d'Ulysse s'unit avec une ourse et Ulysse a les caractéristiques de l'ours. C'est le départ de dynasties.

Intervention du public : Charlemagne serait aussi issu d'une union avec une ourse.

Anastasia Ortanzio : C'est le ventre de l'ourse (réceptacle) qui est valorisée par rapport à la verge de l'ours. La puissance de la femme est cachée et se révèle avec le temps, alors que l'homme exhibe la sienne. La puissance de la femme est un creux, celle de l'homme une forme.

Brigitte Charnier : Voir le sexe de la femme c'est montrer à l'homme d'où il est venu.

Nathalie Krajick : La question de l'intégrité est posée par la figure de l'ours. Quelles sont les possibilités d'alliance entre les différents règnes pour pérenniser la vie ?

Teresa Amoon : L'ourse femelle fait peur contrairement au mâle. On dit qu'elle est plus féroce.

PENSER L'ÉGALITÉ HOMMES-FEMMES AU XVII EME SIECLE : FRANCOIS POUILLAIN DE LA BARRE (1647-1723)

Marie Frédérique Pellegrin

François Poullain de La Barre est l'auteur de trois traités féministes édités dans la seconde moitié du XVII^{ème} siècle :

De l'égalité des sexes (1673) - De l'éducation des dames (1674) - De l'excellence des hommes (1675)

Assez peu connu, François Poullain de La Barre est pourtant cité par Simone de Beauvoir en exergue du Deuxième sexe ; bel hommage !

Il est, à mon sens, le premier théoricien moderne traitant d'une égalité complète entre les sexes, c'est à dire une égalité aux niveaux physiologique, spirituel, social, politique, moral et intellectuel.

Pour ma part, François Poullain de La Barre est quelqu'un de très important tant dans l'histoire de la philosophie que dans l'histoire du féminisme. En deux mots, il présente une égalité homme-femme.

Quand j'ai réédité ces trois traités, j'ai tout simplement découvert un grand penseur... ça fait du bien. J'avais commencé à le lire comme une récréation, car je travaillais sur Descartes. Si Descartes a posé les bases d'une pensée conceptuelle de l'égalité entre les hommes et les femmes, François Poullain de La Barre en a élaboré une théorie. C'était absolument fascinant.

Même si l'on sait peu de chose sur lui, car très peu de données biographiques nous sont parvenues, il est possible de dire que sa vie a été structurée par trois grandes ruptures très significatives pour l'époque.

La première rupture : pourtant étudiant très scolaire et très doué à la Sorbonne, il abandonne ses études et la scolastique pour se tourner vers le cartésianisme après avoir assisté à certaines conférences de Descartes. Ce dernier, étant interdit d'enseignement dans les universités en France dans la seconde moitié du XVII^{ème} siècle, tenait des conférences dans des salons. Des salles étaient louées, des réunions y étaient organisées favorisant les discussions. François Poullain de La Barre assista à l'une de ces conférences, semble-t-il, et se convertit ainsi au cartésianisme et arrêta ses études du jour au lendemain, au grand désespoir de ses maîtres. Il s'en explique lui-même en écrivant qu'il perdait aux études toute sa spontanéité et toute sa fraîcheur intellectuelle. Pour lui l'apprentissage du latin et autres mots savants serviraient plus à paraître qu'à préciser sa pensée.

La deuxième rupture : la lecture de Descartes l'amène à penser une égalité entre les hommes et les femmes. Pour lui c'est une conséquence naturelle et logique de la philosophie de Descartes. J'y reviendrai plus tard.

La troisième rupture : n'ayant pas terminé ses études, sa carrière commence difficilement par une petite prêtrise en Picardie. Il semble s'ennuyer mortellement dans un petit village où il aurait assisté à des persécutions de protestants (de petites allusions dans ses œuvres le suggèrent). La situation devenant de plus en plus insupportable, François Poullain de La Barre fuira à Genève. Malgré sa rupture avec le catholicisme, l'abandon logique de la prêtrise et sa fuite à Genève, il obtiendra difficilement le statut de bourgeois et de citoyen, car jugé un petit peu trop rationaliste pour être un bon protestant.

Pourquoi présenter François Poullain de La Barre comme nouveau et important ?

La littérature philogyne et misogyne existait déjà au Moyen-Age, comme la discussion entre Christine de Pisan et Jean de Meung, le plus misogyne des deux auteurs du Roman de la Rose. Sous des formes et débats divers, les écrits philogynes et misogynes se répondent à toutes les époques jusqu'à nos jours, avec les mêmes arguments un peu éculés. Aujourd'hui, François Poullain de La Barre réintroduirait dans ces débats le mot égalité. Seuls quelques beaux traités, dont au XVI^{ème} siècle, celui de Marie de Gournay, la fille d'alliance de Montaigne, traite cette notion d'égalité, alors que l'immense majorité de la littérature philogyne pose très fréquemment la thèse de la femme supérieure à l'homme, par les préjugés classiques : elle est plus douce, elle est plus belle, elle est plus pacifique, elle est plus polie, elle est plus intelligente. Tous ces préjugés (topoi) en faveur des femmes ont produit cette littérature attribuée aux

auteurs appelés « *les champions des femmes* » ou « *les champions des dames* » c'est à dire des hommes qui par jeu rhétorique ou par conviction profonde défendent la femme en expliquant qu'elle est supérieure à l'homme.

Pourtant, en défendant la supériorité des femmes, même par de très beaux traités rhétoriques comme celui d'Agrippa, il est repris des préjugés misogynes.

Par exemple : la femme est bavarde ; Agrippa modifie le propos misogyne en disant « la femme parle, elle révèle sa pensée, car sans pensée, pas de parole. Il conclura : il n'y a pas de femmes muettes, il n'y a que des hommes muets. Ainsi, l'aspect rhétorique peut parfois prendre le pas sur la véritable démonstration.

Poullain fera de la philosophie pure, de la démonstration pure et changera de schème ; en l'occurrence celui de l'égalité en s'appuyant sur Descartes. Ce qui sera tout à fait nouveau.

Poullain n'est pas un champion des dames, ni un héraut de la cause féminine. Il est un philosophe cartésien. Il va donc démontrer cette égalité. Chez Poullain, il n'y a pas d'éloge de la femme, ou très peu, ni de long développement sur les femmes illustres. Il n'y a pas d'héroïne, comme un contre-pied à l'écriture des champions des dames qui mettaient en avant des femmes exceptionnelles, choisies dans la Bible, dans la littérature, ou dans l'histoire.

Il se présente comme un anonyme qui doit passer le relais aux femmes ; il veut décrire un sort futur commun à toutes les femmes. C'est à dire qu'elles aient le droit à la même éducation que celle donnée aux garçons.

Poullain dit justement : « *Je ne vais pas vous faire de liste de femmes illustres, de femmes fortes, de femmes savantes, car ces dernières sont toujours des exceptions. Je veux plutôt que toutes les femmes puissent être éduquées à égalité avec les hommes ; et l'on verra bien qui sont les meilleurs.* »

Prenant ce schème de l'égalité, Poullain fera une véritable démonstration de la thèse de l'égalité homme-femme.

Ce projet repose entièrement sur la méritocratie. Si les conditions sont égales au départ, les meilleurs dans les différents domaines le seront véritablement à l'arrivée. Si Poullain déploie cette démonstration pour l'argument de l'égalité homme-femme, il suggère des incises très intéressantes sur la noblesse (nous sommes au XVII^{ème} siècle). Il explique qu'il en est de même pour la naissance : si les gens naissaient de conditions égales, il y aurait une véritable méritocratie tant sur le champ de bataille, qu'à l'université ou pour être pape. On sent déjà le protestant. Pourquoi n'y aurait-il pas une papesse, des générales, des femmes évêques. Ce serait tout à fait logique d'après Poullain.

En quoi Descartes l'aide-t-il? Descartes est rattaché à l'idée de dualisme (mot barbare, pas cartésien, jamais utilisé par Descartes). C'est un anachronisme conceptuel. Le dualisme est le concept de la présence simultanée de deux substances : le corps et l'âme. Ainsi, si le corps et l'âme sont deux substances, je peux penser indépendamment de mon corps, notamment de mon corps sexué. C'est fondamental car la médecine de l'époque est une médecine à dominante humorale c'est à dire décryptant les humeurs du corps sexué : les femmes sont froides et humides ; les hommes sont chauds et secs. Dans le deuxième et le troisième de ses traités, Poullain dénoncera l'absurdité de cette médecine des humeurs. Donc les humeurs du corps d'une femme induisent un certain type de pensée, en l'occurrence un certain type d'insuffisance de pensée. Mais si corps et âme sont deux substances différentes, il est possible de penser sans son corps. Il est enfin possible de penser d'une manière objective, détachée de ces pseudos déterminations corporelles. C'est une révolution.

D'où la célèbre formule de Poullain, que Simone de Beauvoir met en exergue de son célèbre ouvrage : « *l'esprit n'a point de sexe.* »

Mais Descartes sait bien que nous sommes une union, celle du corps et de l'âme. Là est le dualisme : je peux penser sans mon corps. La théorie de la distinction entre les substances chez Descartes est que chacun d'entre nous est l'union d'une âme et d'un corps : nous pensons avec notre corps. Chez Descartes, sentir, imaginer sont des modes de penser, des manières de penser. Poullain interroge les affirmations de Descartes dans le domaine de la physiologie et de la psychophysiologie. Il va reprendre

tous les topoï qui viennent de la médecine depuis Galien, depuis Hypocrate, en recherchant en quoi la femme serait moins performante que l'homme.

Un ami coureur de fond faisait le constat suivant : sur la même ligne de départ, un homme et une femme s'élançaient pour leur course ; si l'homme dominera la majeure partie de la course, la femme gagnera l'épreuve, à la faveur d'une disposition physiologique reconnue : l'endurance féminine est supérieure à la masculine.

Ainsi, l'idée reçue que le corps de l'homme est plus fort que celui de la femme est erronée. Et pourtant, c'est en partie sur cette idée que le patriarcat s'est instauré.

Poullain fait aussi de la proto-ethnologie. Il prendra l'exemple de la couvade : de ces femmes qui accouchent et qui se relèvent immédiatement pour aller aux champs pendant que leurs maris miment l'accouchement pendant des jours et des jours, restent alités, fatigués et malades.

Donc même si notre corps n'est pas si éloigné de la pensée, il se trouve que notre corps n'est pas celui que nous décrivent les médecins et les philosophes, puis les théologiens à leur suite. Et que de ce point de vue la aussi il y a égalité. Poullain constate : « *la différence entre les hommes et les femmes est celle des organes génitaux* » ; Elisabeth Badinter le formulera ainsi : « *ne pas porter trop loin la différence des sexes* ». Il y a, de fait, des hommes faibles et des femmes fortes, des femmes faibles et des hommes forts, des intelligents, des bêtes, des beaux, des laids et cela n'est pas sexué. Chaque individu est particulier. Cette différence n'induit aucune inégalité, chacun a une tâche notamment dans la reproduction. À part cela, ces corps fonctionnent aussi bien l'un que l'autre, Aristote a tort, la femme n'est pas un homme inachevé, n'est pas un mâle inachevé. C'est un être qui corporellement, physiologiquement est parfait en son genre et rempli absolument parfaitement ses fonctions physiologiques. Ainsi un corps sexué pense indépendamment de son sexe, ce dernier n'indique aucune inégalité ; il y a donc différence sans inégalité. On ne peut pas faire plus moderne. La différence n'est pas nécessairement une infériorité ou une supériorité. Par ce schème cartésien majeur, Poullain présente la femme libre pour penser par elle-même. D'ailleurs, elle le fait déjà et depuis des siècles, sans pour autant être femmes savantes ou femmes illustres. Poullain témoigne : « J'ai discuté avec des paysannes. Elles m'ont expliqué le cycle des saisons avec les phases de la Lune beaucoup mieux que mes professeurs de la Sorbonne. C'était beaucoup plus clair, beaucoup plus efficient pour que le blé pousse au bon moment et soit récolté au bon moment. Donc les femmes pensent depuis toujours, simplement on les empêche d'accéder à des fonctions intellectuelles intéressantes et on les empêche de s'éduquer correctement. »

Ce sera le projet de son deuxième traité : *L'éducation des femmes*.

Pourquoi la quasi totalité des sociétés humaines sont de type patriarcal ? Une théorie est transmise par une généalogie de l'humanité élaborée comme on aimait les faire dans cette seconde moitié du XVII^e siècle et comme on les aimera plus encore au XVIII^e siècle notamment avec Rousseau.

Poullain nous proposera une deuxième généalogie de l'humanité.

La première généalogie daterait de l'âge d'or, celui d'il y a très très longtemps où les femmes et les hommes étaient égaux et ça se passait très bien. La répartition des tâches n'était pas forcément liée au fait que la femme étant d'abord une mère devait s'occuper des enfants, du foyer etc...

Non, elle pouvait tout à fait partir à la chasse et faire des activités qui ensuite ont plutôt été dévolues aux hommes. Quel grain de sable a précipité la fin de cet âge d'or ? C'est l'exogamie.

Tant qu'on se mariait dans sa famille, on se connaissait, on s'aimait. Les frères et les sœurs s'épousaient, les cousins et les cousines s'épousaient, ils se connaissaient, ils se respectaient. Il y avait alors une égalité naturelle. Puis, par la rencontre avec d'autres hommes, d'autres villages, d'autres familles, les femmes sont devenues une part du butin, une monnaie d'échange. Ces femmes furent données à des hommes inconnus qui ne les respectaient pas particulièrement et les opprimaient.

L'exogamie serait donc à l'origine de l'oppression féminine. Cette première généalogie est un hypothétique état qui a une fonction théorique, car on ne sait pas si l'âge d'or dont on parle a réellement existé.

Poullain propose une seconde généalogie, fruit de ses études à la Sorbonne, et de sa fonction de prêtre. Adam, le premier homme porte la marque du péché. Il a bien mangé du fruit défendu. Pour Poullain, la première inégalité et le premier misogyne c'est l'Adam d'après la faute : il a opprimé Ève. Là, est la vraie marque du péché originel qui introduit entre les hommes l'inégalité, toutes les inégalités et toutes les injustices. Avant on était heureux, égaux, à discuter avec Dieu en gambadant dans un jardin. À partir du péché originel, des rapports de forces vont s'installer entre les hommes, des rapports de pouvoir, de l'amour propre, des questions d'autorités. Adam est le premier à introduire de l'inégalité.

Et tous les hommes ont suivis... Poullain constate que la misogynie est très répandue chez le commun mais là n'est pas l'ennemi réel. Les véritables ennemis sont l'intellectuel et le savant car ils forgent l'idéologie, forment les idées. Poullain va donc s'en prendre aux philosophes et aux théologiens avant tout. Il va passer en revue tous les passages les plus misogynes de la théologie biblique pour essayer de leur donner un autre sens. Il va s'en prendre aux deux traditions philosophiques majeures à son époque qui sont selon lui, aussi misogynes l'une que l'autre, c'est à dire la tradition platonicienne et la tradition aristotélicienne.

Selon Poullain, Descartes a permis de rompre avec ces philosophes misogynes et donc de penser autrement les relations entre hommes et femmes.

Mais comment s'éduquer, s'instruire quand on est une femme et qu'il est interdit de lire quelque livre que ce soit, dont la Bible évidemment – car il y a dans la Bible il y a des histoires immorales ! Pour Poullain, ce défaut d'instruction peut être une chance. N'ayant pas perdu leur temps sur les bancs de la Sorbonne, leur esprit n'aura pas été perverti par la scolastique, par des mots incompréhensibles et inutiles. Leur esprit vierge permettra aux femmes d'apprendre par elles-mêmes. En bon cartésien, Poullain considère qu'on ne s'éduque fondamentalement que par soi-même et non par les livres. A l'âge adulte, après que la raison ait quitté son état embryonnaire, les femmes sont accueillies telles qu'elles sont, c'est à dire ignorantes pour les aider à s'éduquer.

Quel est le projet éducatif de Poullain ? Il hésite: Les filles pourraient aller à l'université et à l'école. Mais ce serait se confronter à trop de résistance : les hommes ne voudront pas, les garçons ne supporteront pas d'avoir des filles à leur côté sur les bancs de l'école. Donc, Poullain fait un choix un peu curieux, mais qui s'inscrit dans un contexte pédagogique du XVII^e siècle : celui de la non mixité de l'enseignement. Pour que les femmes s'éduquent elles-mêmes, il faut tout d'abord former des maîtresses d'école et proposer ses trois livres. C'est du Descartes mis en pratique : les premières maîtresses d'écoles peuvent s'appuyer sur son projet éducatif, former d'autres maîtresses et pour finir les filles s'éduqueront entre elles. Sans avoir été endommagées intellectuellement par l'enseignement existant et ses lacunes, elles seront meilleures que les garçons. Elles pourront avoir des aspirations sociales et vouloir des métiers. Comme leur mérite sera évident aux yeux de tous, la société leur laissera une place réelle avec des emplois réels et à leur niveau intellectuel.

Poullain a déclaré: *« il est dommage que les femmes ne lisent que des contes. Elles peuvent lire de la philosophie tout aussi bien. »* Il fait allusion au conte la belle Maguelonne du comte de Provence. Il dit : *« mais elles ont lu des contes, elles ont lu des romans et quand vous lisez des contes et des romans il y a des intrigues souvent très complexes »* ... au XVII^e ème on adore ça. Est-il plus compliqué de comprendre une intrigue de roman que comprendre une intrigue politique ? Les femmes peuvent avoir un rôle politique, elles sont faites pour être des politiciennes. Elles savent démêler des intrigues, elles sont capables de résoudre des problèmes entre des familles. Un état est bien une grande famille.

Poullain argumentera en parlant des arts et des excellences qui traditionnellement sont donnés, accordés aux femmes pour les transposer à des domaines dont elles sont exclues en disant : *« je ne vois pas pourquoi elles ne pourraient pas venir dans ces domaines. »*

Autre exemple : si les femmes excellent en couture, en chose minutieuse, en tricot, cela démontre leurs aptitudes aptes à démêler des choses analytiques, en mathématiques, en philosophie, à démêler des difficultés très fines et très délicates.

Poullain refuse la référence à la femme exceptionnelle, à l'héroïne. Il veut sortir des exceptions. Il souhaite que toutes les femmes aient droit à une éducation pour révéler les meilleures: les pauvres ou les riches ? Les nobles ou le tiers état ? Les hommes ou les femmes ? On verra bien.

C'est un projet social et politique global que de ne plus se référer à quelques grandes figures.

Il dédit le deuxième traité à la Grande Mademoiselle, grande figure de femme indépendante et riche de l'époque. De lignée royale, elle est une véritable exception. Elle a pu guerroyer et ne pas se marier grâce à ses conditions sociales exceptionnelles. Pourquoi ne serait-ce pas possible pour toutes les femmes de décider de leur propre destin ? Dans sa volonté pragmatique de penser à une égalité concrète, Poullain s'exprime sur le contrat de mariage : « *Un contrat se signe normalement entre deux parties consentantes et égales.* » Le contrat de mariage à l'époque est loin de cette définition. Une des deux parties n'est pas consentante et dès la signature du contrat ne pourra plus jouir de l'ensemble de ses biens. La femme se trouve dépossédée d'une partie de son indépendance et tombe dans l'inégalité. Il faut que le contrat de mariage soit égalitaire. Le destin des femmes à l'époque est de se marier. Sous l'Ancien Régime, les femmes ne peuvent pas être célibataires et indépendantes de leur plein gré. Celles qui le sont, le sont par veuvage ou envoyée au couvent. Le célibat volontaire tel qu'il est prôné par l'immense auteur féministe Gabrielle Suchon « *Du célibat volontaire* » est une exception, même une provocation. Le destin commun des femmes étant le mariage, il faut qu'elles puissent se marier de leur plein gré tout en continuant de jouir de leurs biens. Là sera un contrat digne de ce nom.

Poullain critique beaucoup les justes naturalistes, l'école du droit naturel. Ces philosophes prétendent respecter l'état de Nature et affirment que tous les êtres vivants sont égaux à l'état de Nature mais hommes et les femmes ne sont pas égaux. Cherchez l'erreur....

Poullain est très peu lu par ses contemporains. En cette fin de XVII^{ème} siècle, Louis XIV opère une remise en ordre des choses et remet les femmes à leur place. Madame de Maintenon a joué un rôle assez ambivalent à cet égard. La lecture de ses traités sur l'éducation des filles de St Cyr ne révèle pas une pensée progressiste. Elle est sous l'influence de Fénelon et son traité sur l'éducation des filles est loin d'être égalitaire. Après de longs débats, les femmes sont exclues de l'Académie.

Il sera beaucoup plagié au début du XVIII^{ème} en Angleterre. Plusieurs traités féministes, dont certains anonymes, reprennent la plupart des arguments de Poullain pour être finalement oubliés. Simone de Beauvoir, Élisabeth Badinter lui donnent ensuite ses lettres de noblesse. Aujourd'hui très étudié chez nos collègues anglo-saxons, il s'avère que Poullain a été le seul dans l'histoire de l'idée de l'égalité à exposer une démonstration philosophique sur ce qu'est un corps, une âme et une union.

Quelles en sont conséquences sociales et politiques ?

Je suis cartésienne, j'ai travaillé sur Descartes, mais quand je parle de cet auteur à mes collègues cartésiens ce sont deux univers parallèles qui ne peuvent se rencontrer. Et pourtant il s'agit d'un vrai continuateur de Descartes, de quelqu'un qui tire des conséquences de point de vue absolument logiques du Cartésianisme.



Aurore Evain

Au 17^{ème} siècle, alors que des femmes de lettres veulent vivre de leurs plumes, l'Académie Française, tout juste créée, a fait la guerre au mot *autrice*.

Dans les premiers dictionnaires français le terme *autrice* va se croiser avec le terme *actrice*. Jusqu'alors le terme *acteur-actrice* n'existait pas, absent des lexiques latins - français contrairement au terme *autrice* existant déjà. Le terme *acteur*, à l'époque, avait un sens sémantique qui pouvait recouvrir celui d'*auteur*. L'*acteur* d'une pièce pouvait en être l'*auteur*. Quand le terme *acteur* commence à se réduire à celui de *comédien*, le terme *actrice* arrive pour nommer les premières *comédiennes* qui montent sur la scène de théâtre. A la fin du 17^{ème}, à la création des dictionnaires, le terme *actrice* fait immédiatement son apparition et le terme *autrice* disparaît à jamais. S'opposent alors deux figures: celle de l'*autrice* à laquelle on commence à faire la guerre, car elle porte sa propre parole. Par contre l'*actrice* qui en est la médiatrice, qui porte la parole d'un autre, plutôt celle d'un homme, celle là est accueillie et nommée jusque dans les dictionnaires.

Je compare toujours au mythe d'Adam et Eve. A partir du moment où l'actrice est une excroissance d'Adam, elle est autorisée, alors que l'autrice, source et autorité, n'est plus autorisée.

Tandis qu'il est évincé des dictionnaires, des grammaires (au 18^{ème} siècle), le terme *autrice* va être revendiqué par des femmes. Mais détaché de son histoire, de sa genèse, il va être revendiqué comme un néologisme sans l'être. Il s'agit bien d'un mot ancien disparu dès lors que les femmes ont prétendu se professionnaliser. Il a perdu alors sa légitimité. L'histoire de ce terme renvoie à la figure de l'écrivaine. Au 17^{ème} des femmes écrivent des contes et des pièces qui ont été invisibilisées. Le théâtre étant un bastion masculin, seuls restent dans les rééditions et les mémoires par exemple Grimm, Andersen et Perrault pour le conte et pour le théâtre les textes d'hommes...

Marie-Jeanne L'Héritier grande conteuse du 17^{ème}, nièce de Perrault, a disparu de l'Histoire au bénéfice de son oncle. Elle est aujourd'hui ré-habilitée pour avoir refusé dans ses écrits de reproduire les stéréotypes.

Qu'en est-il du matrimoine? Loin d'être une préoccupation ou appellation du 20^{ème} siècle, peuvent être dénombrées 150 autrices de théâtre sous l'Ancien Régime, 300 au 19^{ème} et 1500 au 20^{ème} siècle, soit un corpus de 2000 autrices de théâtre. Au répertoire de la Comédie Française sous l'Ancien Régime, seules 17 autrices ont été jouées, 12 au 19^{ème} siècle et 5 au 20^{ème} siècle.

Il est couramment argumenté que, dans les siècles précédents, les femmes n'ayant pas accès à l'éducation, elles n'étaient pas capables de créer... d'où l'inexistence d'un matrimoine ou d'œuvres de femmes artistes. Entre 1950 et 2000, aucune femme n'est entrée au répertoire de la Comédie Française. Pourtant, c'est la grande période de l'émancipation féminine.

Il en est de même pour les Beaux Arts : 5% de femmes eurent leurs œuvres exposées au salon de l'Académie des Beaux Arts juste avant la Révolution Française. Aujourd'hui encore, dans les Musées d'Art Contemporain, le même chiffre de 5% est relevé, alors que les femmes constituent 60% de l'effectif des écoles d'Arts... La question de l'absence des femmes n'ai aucunement due à leur supposée absence dans le passé. Les chiffres historiques démontrent le contraire.

Est-il utile de « ressortir » ce matrimoine, de le re-mettre en valeur ?

Est-ce qu'il y avait vraiment du talent et des compétences chez ses femmes oubliées ? C'est à partir du 20ème siècle que les femmes sont sorties de l'institution. Jusqu'au 19ème siècle, les œuvres de femmes sont plus exposées dans les musées et les femmes ont plus de commandes de l'État qu'aujourd'hui. L'exclusion des femmes est un phénomène moderne. Un des intérêts de ré-éditer les autrices de théâtre, est qu'elles proposent un autre discours notamment sur le rapport héros/héroïnes.

Catherine Bernard en 1690 est la première autrice de théâtre à avoir été jouée à la Comédie Française. Dans ses tragédies, elle met en valeur le rapport des femmes au pouvoir, la gynécocratie, la solidarité féminine.

Faire ressurgir ce terme *matrimoine* est une question de légitimité pour les femmes d'aujourd'hui. Il faut montrer des modèles aux jeunes générations. Si les hommes ont mis en valeur « leur » histoire, les femmes doivent aussi pouvoir avoir accès à cette histoire, à « leur » filiation. C'est redonner un nouveau souffle à notre rapport à l'histoire qui a été extrêmement institutionnalisé, que de faire redécouvrir au milieu d'une histoire masculine qui nous a étouffées des œuvres de femmes reconnues et admirées à leur époque.

Il est souvent admis que le matrimoine n'existe pas ou qu'il n'a pas de valeur. L'association HF propose un autre discours sur cette question : valoriser et diffuser ces œuvres c'est redonner une légitimité et offrir un modèle pour les jeunes générations, permettre aux autrices d'aujourd'hui de s'inscrire dans une filiation. C'est aussi redonner un nouveau souffle et renouveler notre rapport à l'Histoire avec un grand H.

Comment faire ? Seules 10% de femmes ont droit à des commémorations. Les « Maisons des Illustres » (qui sont les maisons de grands peintres, écrivain-es... (label 2011)) n'ont concerné que 8% de femmes. Mais au delà des commémorations, documentaires, éditions de livres, traductions, il y a un travail important à faire. Il est indispensable que ces œuvres de femmes ne restent pas des œuvres d'étude et de curiosité. Il faut les remettre dans un rapport concret et ludique au public d'aujourd'hui, par le biais de production mais aussi de manières plus légères, pourquoi pas, de performances. Pour exemple, nous avons mis en scène, pour les 350 ans de la pièce, *Le favori* de Mme de Villedieu, première autrice jouée par Molière à Versailles devant Louis XIV.

Le même travail est à faire pour les contes : refaire circuler, se réapproprié avec un public moderne et contemporain les contes de femmes qui nous ont précédés et ont été des pionnières.

Débat avec la salle suite aux interventions de Marie-Frédérique Pellegrin et Aurore Evain

Marie-Frédérique Pellegrin : Poullain a essayé de comprendre d'où venait l'inégalité homme - femme et a apporté des éléments qui expliquent comment l'inégalité n'a pas raison d'être.

Le projet de Poullain avait-il la possibilité de se réaliser à l'époque de Louis XIV ? Comment a-t-il pu penser que les choses allaient se faire avec deux livres ? Il ne s'agit pas seulement de cela mais d'un projet révolutionnaire, un projet d'ensemble qui touche toute la société (inutilité de la noblesse...)

Intervention du public : Il y a deux versions dans la Bible : Eve et Adam étaient « un » et il a fallu les séparer pour qu'ils puissent se faire face, chacun a donc eu son « côté ». Il ne s'agit pas de « la côte » mais du « côté » (voir littérature philologique du Moyen-Age).

Didier Kowarsky : Poullain évoque-t-il les notions de « part féminine » et de « part masculine » dans l'humain ?

Marie-Frédérique Pellegrin : Poullain évoque l'amour qui unit tous les types d'êtres. L'union en général comme l'âme et le corps. Comme un désir d'union entre deux êtres complémentaires : « tous les types d'unions me renforcent et me complètent ». Il évoque les hommes efféminés et s'interroge sur les raisons qui font que l'adjectif est négatif, dévalorisant.

Henri Touati : Ce n'est pas parce qu'on est autrice qu'on porte forcément une idéologie juste, contestataire, subversive. Certaines conteuses sont porteuses de l'idéologie dominante.

Aurore Evain : Il ne s'agit pas de réhabiliter les femmes parce qu'elles sont des femmes. Mais Mme d'Aulnoy (ses contes ont eu un rapport subversif) et Mme Lhéritier restent à la marge à cause de leur condition de femmes au sein de leur époque et de la société. Elles sont excentriques donc à côté du centre, notamment sur les rapports de sexe.

Claire Minier : le théâtre féminin est-il différent du théâtre masculin ?

Aurore Evain : Catherine Bernard (1662/1712) a écrit une pièce où il y a une solidarité entre femmes. La fin est morale car sinon son texte aurait été condamné à l'époque.

Mme De Graffigny (1695/1758) a écrit des pièces comme *Zimma et Zémine*. La fée Fasa éduque une petite fille en lui faisant croire qu'elle est un garçon. Il y a une hiérarchie des sexes. Quand une femme veut se comporter comme un homme cela se comprend comme : c'est sa part masculine (Amazone).

Au 17^{ème} siècle les femmes écrivains peuvent être viriles et politisées, écrire des tragédies politiques. Au 18^{ème} siècle elles doivent se féminiser, véhiculer des valeurs de douceur et d'amour pour être acceptées. On parle de complémentarité des sexes. Pour être légitimes les femmes écrivent pour l'éducation, l'amour, ou un théâtre « maternel ».

Au 18^{ème} quand on disait aux femmes « vous êtes malade ? » elles disaient « oui, je *la* suis », on leur a fait la guerre pour qu'elles disent « oui, je *le* suis ».



TABLE RONDE

Programmation professionnelle, vers plus d'égalité?

Médiatrice: Marie-Pierre Caburet / Modérateur: Jean-Claude Benvenuti

A la table : Marion Firecka et Henri Touati

Marion Firecka : Présente son étude.

La question posée par les deux associations commanditaires de l'étude était celle-ci : « Est-ce que le milieu du conte est traversé par des inégalités de genre ? »

Pour mener l'étude je me suis attachée à distinguer 3 critères : le type de public/ les lieux de diffusion/ la hiérarchie dans la programmation (ouverture, stage, conférences...)

J'ai travaillé sur 1235 spectacles et 43 lieux de diffusion.

Suite à la présentation de l'étude le débat est ouvert :

Henri Touati : Par rapport au constat de l'étude, on peut se questionner, mais au regard de la culture en général, le conte n'est pas si mal loti. Autant dans le rôle que les femmes ont joué dans la transmission des contes que dans les contes eux-mêmes, les femmes ont une place très importante. La plupart des héros des contes sont des héroïnes. Il faut ajouter que nous n'avons que 40 ans de professionnalisation de ce métier qui reproduit des inégalités de la société dans son ensemble. De plus la culture du spectacle appartient à une caste particulière : il n'y a que 12% des gens qui vont au spectacle vivant.

La notion de « care » est au cœur de notre profession. Le vrai combat est d'affirmer cette poche de résistance qui serait un espace où il y a à construire un autre rapport au public. Le « care » est un élément de transformation dans le conte et est le fait, comme l'indique l'étude de Marion, des femmes.

J'ai programmé 2 spectacles de femmes pour les moins de 3 ans dans un théâtre. En tant que programmateur de conte, je me considère comme un militant. Je suis membre aussi de la commission d'expert de la DRAC et attentif à cette question : 70 dossiers déposés pour des demandes de subvention il y en a 10 de femmes. C'est une bataille politique, sociale.

Françoise Barret : Les critères de d'aide à la production des Drac sont tels (nombre importants de coproducteurs engagés ou de spectacles déjà achetés pour être soutenus) que la discrimination se fait en amont, avant que les dossiers puissent arriver dans les Drac : c'est-à-dire dans les soutiens que peuvent obtenir les femmes auprès de diffuseurs et producteurs pour pouvoir déposer ces demandes de subvention.

Marie-Pierre Caburet : sur 92 dates programmées adultes dans le cadre de 9 ans du festival « Le 29 ça conte en pays de Montbéliard », nous avons programmé 43 conteuses, 45 conteurs et 4 spectacles mixtes. J'avoue que je ne m'étais jamais posé la question avant qu'on m'interpelle sur cette question et j'ai dit « ouf » après avoir fait le décompte... Maintenant nous sommes attentifs à garder cet équilibre. Il ne va pas forcément de soi si on n'y fait pas attention.

Les contes sont le miroir de la société dans laquelle ils sont racontés. Il est important de prendre de la distance par rapport à cette aspect sociologique et historique, d'autant que la domination masculine est un fondement de notre société.

Contribution de Jean-Claude Benvenuti : un retour sur la table ronde

La table ronde m'a semblé utile sous plusieurs aspects.

D'abord, elle a été introduite par un film très vivant et percutant (Ouverture de la Saison-Egalité en Nord Pas de Calais visible par le site d'HF), ainsi qu'une présentation par Marion Firecka à propos des enseignements essentiels de son travail d'investigation, claire et argumentée. Les résultats obtenus et les explications qu'elle nous a données pour en dégager la signification constituent des "preuves" concrètes des inégalités que subissent les femmes conteuses dans la programmation et l'accès aux postes les plus valorisés. Les constats faits par Marion Firecka convergent avec ceux des autres enquêtes effectuées dans d'autres métiers du spectacle vivant, et, plus généralement, de l'art.

Ensuite, le débat a permis de préciser encore et d'illustrer l'ampleur ainsi que les modalités des inégalités auxquelles sont confrontées les femmes conteuses.

Quelques pistes de solutions ont été évoquées.

Il m'est apparu que les "animateurs" de cette table ronde, n'étaient pas tous sur la même longueur d'onde et que des divergences existaient entre eux. En ce qui me concerne, je considère, plus que jamais, que les conteuses et les conteurs remplissent une tâche noble lorsqu'ils tentent, dans leurs spectacles, leurs CD et leurs DVD, de mettre à jour et de dénoncer les stéréotypes à propos des genres et certaines manifestations de ce que je continue à appeler la domination masculine.

Il me paraît, par contre, peu conséquent, après avoir opéré ces nobles constats, d'occulter les discriminations que rencontrent les femmes conteuses dans l'exercice de leur métier et, notamment, dans la possibilité de se produire dans des espaces valorisés et disposant d'un public qui ne se limite pas à la petite enfance. J'ai tenté, dans mes interventions, de montrer à quel point la domination masculine est profonde et multiforme et résulte de facteurs structurels et conjugués. Cela ne signifie pas que le poids des déterminismes est implacable au point de rendre illusoire des avancées spécifiques aux femmes conteuses ou concernant l'ensemble des femmes, bien au contraire.

De mon point de vue, le débat, encore une fois pas inintéressant ni inutile, n'a pas assez abordé les causes des inégalités entre les femmes et les hommes, du fait, notamment, des processus de socialisation différentielle selon les genres, des stéréotypes transmis, des limites dans la scolarisation des femmes, d'une répartition très inégale des tâches domestiques, du poids de la précarité dans l'activité professionnelle (temps partiel subi particulièrement par les femmes, par exemple), d'une ségrégation horizontale et verticale ("plafond de verre") qui demeure dans l'emploi, et pas seulement entre les conteuses et les conteurs. J'aurais souhaité également que l'on débattenne plus longuement et précisément des mesures (par exemple à propos des quotas et de la parité) et des modalités d'actions qui permettraient, sur la base d'acquis déjà obtenus, de les renforcer et de les compléter avec pour perspective une société plus égalitaire.

Dans cette optique, il me semblerait bien utile que ce colloque ne reste pas sans lendemain et débouche sur d'autres initiatives. Ainsi, la diffusion auprès des professionnels du conte et des "décideurs" des résultats de l'enquête effectuée par Marion Firecka constituerait un prolongement, me semble-t-il, essentiel. L'organisation d'autres rencontres et débats pour approfondir les réflexions sur les racines des inégalités femmes/hommes, les avancées et les moyens de les développer encore, me paraît, également souhaitable.

HEROS –HEROÏNES: DISTRIBUTION DES RÔLES

Journée de colloque et de réflexion

Mardi 11 février 2014 de 10h00 à 18h00

Bibliothèque Buffon

[15 Rue Buffon Paris](#) 75005 M° Gare d'Austerlitz

Réservation: colloqueapachf@gmail.com

10h00 à 10h15: accueil par les associations HF et Apac

10h15 à 10h45: *La construction de l'identité sexuée chez les adolescents*

Didier Lauru



En psychanalyse, l'histoire d'Oedipe, relatée par Sophocle est un le récit d'un mythe, élevé par Freud au rang de complexe universel qui régirait la sexualité des humains. Le récit de l'histoire mythique peut-il nous éclairer sur l'énigme du désir humain.

En remontant dans l'histoire trans-générationnelle d'Oedipe, peut-on déceler des invariants qui persistent dans notre culture contemporaine? Le passage dans la structure du sujet est-il toujours rivé à des références oedipiennes ? La clinique psychanalytique nous autorise à lever une partie du voile sur ces questions.

Psychanalyste, psychiatre, directeur du CMPP Etienne Marcel / Paris, Président du Collège International de l'adolescence.

Auteur de nombreux articles ouvrages parmi lesquels :

Folies d'amour, Calmann-Lévy, 2003 / *Jim Morrison, l'état limite du héros*, Bayard, 2003 / *La folie adolescente, psychanalyse d'un âge en crise*, Denoël, 2004 / *Père-fille, une histoire de regard*, Albin Michel, 2006 / *La sexualité des petits n'est pas l'affaire des grands*, Hachette Littérature, 2008/ *Prise de risque à l'adolescence*, avec Annie Birraux, Albin Michel, 2010 / *L'énigme du suicide à l'adolescence*, avec Annie Birraux, Albin Michel, 2012

10h45 à 11h00 : *Le transgenre dans les histoires manga pour adolescents.*

Myriam Pellicane



Je vais tenter de vous mettre la puce à l'oreille, fort de ce que j'explore sur le terrain, (en spectacle et à travers mes rencontres) au sujet des figures héroïques contenues dans les mangas pour adolescents.

Comment cette pop-culture m'influence largement et questionne mes identités multiples. Comment cette mythologie contemporaine innove une posture de transgenre, dans le mouvement et l'artifice et devient posture sacré.

Si dans la vie quotidienne, rien n'est gagné, je trouve au coeur de ces épopées décomplexées, des valeurs qui ont mutées, qui se sont libérées du bien et du mal, de la morale et du patriarcat pour toucher le magique au coeur de notre monde actuel.

Les jeunes avec qui j'ai travaillé disent qu'ils sont des enfants et non des adolescents, qu'ils ont des «cerveaux sauvages»...! Leurs mangas m'interrogent sur la portée des contes merveilleux et des mythes... tout à coup les démons sont des héros, les anges sont des voyous, les garçons sont aussi des filles et vice-versa, un dieu de la mort peut être amoureux d'une jeune fille ou d'un croque-mort et tout ceci de façon tellement naturelle...

«Raconter des histoires, je ne sais pas à quoi ça sert, c'est une arme, une sorte de pouvoir personnel qui se trouve dans l'invention de son propre langage, c'est une façon de partager un tatouage secret, je peux mettre des visages sur les gouttes de pluie ou mettre des tournesols à la place de la tête des gens, tout dépend de ce qui se passe au moment où je raconte.

Les histoires agissent sur la vie intérieure, elles parlent du monde.

Je suis conteuse depuis 14 ans, j'ai créé la Compagnie Izidora en 2005 parce que pour moi le travail de recherche est aussi important que la représentation. Cette compagnie rassemble des artistes de toutes disciplines, des aventuriers. Notre dernière création est issue d'un collectage autour du manga in situ dans un collège, je me sens proche des jeunes, de leur royaume, de leurs secrets, je m'intéresse fortement à leurs lucidité, leurs questions sur la nature humaine et leur errance.»

11h à 11 h20: débat avec la salle

11h200 à 11H30: pause

11h30 à 12h: *La geste de l'ours, une figure masculine et royale*

Guillaume Issartel



Mon intervention s'appuiera à la fois sur des textes médiévaux et sur des contes populaires, à la suite du plus "macho" des héros, l'ours. Personnage central d'une mythologie complexe, il promène sa lourde et bancale silhouette dans un grand nombre de récits, dans lesquels sa légendaire virilité ne manque jamais de faire trembler (d'effroi ou d'émotion?) les figures féminines. Le problème de la relation entre la femme et l'ours est toutefois plus embrouillé qu'il n'y paraît, car l'animal est finalement assez souvent dupé par de frêles jeunes filles, et placé dans certaines mythologies sous le patronage de déesses, et non de dieux. Le parangon des beaux mâles n'a pas la même conception de la guerre des sexes que nous...

Docteur ès Lettres de l'université Stendhal-Grenoble 3, j'enseigne le Français en lycée et collège, tout en faisant régulièrement paraître des articles consacrés à la mythologie comparée et aux littératures antiques et médiévales. Ma thèse « La Geste de l'ours, l'épopée romane dans son contexte mythologique, XIIème-XIVème siècle. » a été publiée en 2010 chez Honoré Champion.

12h00 à 12h30: *L'initiation féminine, la blanche biche*

Brigitte Charnier



Dans plusieurs récits de la tradition orale, le motif de la chasse à l'animal magique met souvent en scène une biche. L'étymologie de ce terme, à savoir *la bête*, rend compte du sens premier qui pose la question du genre. Dans la complainte de la Blanche Biche, la jeune fille-biche semble exprimer, par son prénom Marguerite, le même concept. En effet, sainte Marguerite mentionnée à trois reprises dans la *Légende dorée* de J. de Voragine, laisse deviner un personnage ambigu, aux attributs tantôt féminins, tantôt masculins. Ainsi, derrière Marguerite se cacherait une divinité androgyne, ce qui éclaire le final de la complainte.

Docteur es lettres, ex enseignante d'université dont le domaine de recherche est l'oralité :

chansons de tradition orale, les liens tissés entre les contes et les textes médiévaux, la mythologie comparée et la didactique du conte en milieu scolaire. Sa thèse porte sur : « La Blanche Biche, Poétique et imaginaire d'une complainte traditionnelle. » Actuellement, elle poursuit ses recherches tout en s'impliquant activement dans la Société de Mythologie Française, les Arts du récit (Grenoble) et la Société de Poésie Grenobloise « Création & Poésie ». Elle a rédigé de nombreux articles dont :

« Un motif de conte, l'animal magique ou la mémoire de l'humanité » Intertextualité, Actes du 24e Colloque d'Albi Langages et signification, ed. Pierre Marillaud et Robert Gauthier, Langages et signification, publ. par le CALS-CPST.

« La mauvaise parole au seuil du sacré : entre l'ordre et le désordre », « La mauvaise parole » Actes du 33e Colloque d'Albi Langages et signification, [juillet 2012], ed. Pierre Marillaud et Robert Gauthier, Langages et signification, publ. par le CALS-CPST en 2013.

« Sainte Marguerite, une ancienne déesse mère ? », BSMF n° 243, congrès de la SMF à Plaine

En savoir plus : <http://www.modernitesmedievales.org/CV/charnier.htm>

12h30 à 13h00: débat avec la salle

Pause Repas 13h00 à 14h30

14h30 à 15h00 : *Penser l'égalité hommes-femmes au XVIIe siècle: François Poulain de la Barre (1647-1723) / Marie-Frédérique Pellegrin*



La littérature philogyne existe depuis le Moyen âge et se nourrit d'arguments variés, mais souvent de plus en plus topiques au fur et à mesure de son développement. Nous voudrions démontrer qu'il existe à cet égard une vraie rupture à l'intérieur de ce genre de la défense des femmes avec la publication des trois traités féministes du cartésien François Poulain de la Barre dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Il met en effet la philosophie la plus nouvelle à son époque, le cartésianisme, au service d'une réflexion sur l'égalité des sexes de très grande ampleur qui rompt avec l'arsenal argumentatif traditionnel. Cité en exergue du *Deuxième sexe* par Simone de Beauvoir,

il pense une égalité complète entre les hommes et les femmes qui appelle à des changements sociaux et politiques, dans un contexte idéologique peu sensible aux revendications des femmes.

Ancienne élève de l'École normale supérieure de Fontenay-Saint Cloud et agrégée de philosophie, Marie-Frédérique Pellegrin est maîtresse de conférences à la faculté de philosophie de l'Université Jean Moulin-Lyon III (France). Elle travaille sur Descartes et les cartésianismes, notamment féministes aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Elle a publié Le système de la loi de Nicolas Malebranche (Vrin, 2006) qui a reçu quatre prix (Prix Mercier de l'Institut supérieur de philosophie de l'Université de Louvain (2008-2009) ; Prix Montyon de l'Académie française (2007) ; Prix de thèse du conseil général du Bas Rhin (2001) ; Prix de thèse de l'Institut des Sciences morales et politiques : fondation A. Torossian (2001)). Elle est également l'auteur d'une édition critique des trois traités féministes de François Poulain de la Barre, De l'égalité des deux sexes ; De l'éducation des dames ; de l'excellence des hommes (Vrin, 2011). Elle vient de diriger un numéro spécial de la Revue philosophique intitulé « Penser au féminin au XVII^e siècle » et co-dirige un ouvrage collectif sur Elisabeth de Bohême face à Descartes : deux philosophes, chez Vrin, 2014.

15h00 à 15h15: Le matrimoine et les questions d'égalité / Aurore Evain



Elle reviendra sur la question du matrimoine, sa définition, ses enjeux et sa valorisation. Elle évoquera notamment la longue histoire du terme « autrice », ce qu'elle nous raconte sur la réception des femmes qui écrivent et exercent autorité sur leurs œuvres. Elle illustrera son propos par le cas des premières autrices de théâtre, contemporaines des conteuses, comme Catherine Bernard, qui composa dans les deux genres, à la fin du XVII^e siècle. Elle développera les moyens concrets à mettre en place pour rendre visible ce matrimoine, lutter contre des siècles d'oubli et de dénigrement, et favoriser la légitimité des créatrices d'aujourd'hui en leur restituant leur Histoire.

Metteuse en scène, autrice et historienne du théâtre, Aurore Evain s'intéresse depuis de nombreuses années à l'histoire des femmes dans le théâtre : elle a consacré une étude sur l'apparition des actrices professionnelles en Europe (L'Harmattan), et des recherches sur les premières autrices de théâtre sous l'Ancien Régime.

Elle publie actuellement, en co-direction avec Perry Gethner et Henriette Goldwyn, une anthologie de leurs pièces (Publ. de l'Univ. de Saint-Etienne), en cours de réédition chez Garnier Classiques. Elle est membre du Mouvement HF, pour l'égalité femmes hommes dans les arts et la culture : elle y milite notamment pour la valorisation du matrimoine. En 2015, elle mettra en scène Le Favori de Mme de Villedieu, première autrice jouée par une troupe professionnelle à Paris, au XVII^e siècle, pour les 350 ans de la pièce.

15h15 -15h30 : Débat

15h30 à 18 h: Table ronde

Programmation professionnelle, vers plus d'égalité?

Médiatrice: Marie-Pierre Caburet / Modérateur: Jean-Claude Benvenuti

Marie Pierre Caburet



Après être sortie du ventre de sa mère, Mapie biberonne des histoires auprès d'un voisin grand amateur de racontottes. Rêveuse, elle farcira ses oreilles de musique au conservatoire, découvrira le plaisir de la danse, avant celui du théâtre et de la mise en scène.

Pour gagner sa croûte et rester en pays d'enfance, elle enseignera en écoles primaires et maternelles. Découvrant bien vite que les difficultés de certains élèves n'ont pas grand-chose à voir avec la pédagogie, elle reprendra des études et deviendra psychologue.

Les contes se glissent dans sa vie sans qu'elle y prenne garde, elle suit cette nouvelle voie, se forme à l'art du conteur (notamment auprès de Michel Hindenoch), crée des spectacles contes&musiques, et des conférences contées.

Sous son impulsion, la compagnie « A la Lueur des Contes » voit le jour en 2001, avec pour objectifs : la promotion des contes, de la littérature orale et de l'art du conteur. Créations de spectacles de contes et leur diffusion (actuellement 5 conteurs dans la compagnie), espace ressources (formations, conférences contées, colloques) et programmation régulière de spectacles sont les principaux axes de travail de « la Lueur ». www.mapiecaburet.fr

Jean-Claude Benvenuti



Professeur de sciences économiques et sociales, a exercé ses activités d'enseignant dans plusieurs types d'établissements: Lycées, IEP de Paris, Classe Préparatoire BL et Université Inter-Ages à Melun, IUFM de Villeneuve d'Ascq, Université Lille1. Il a étudié, avec ses élèves, les manifestations de la différenciation sociale, leurs racines, leurs instruments de reproduction et les moyens de combattre ces inégalités. Il s'est particulièrement intéressé aux rapports de classes et de genres à la source de conflits sociaux. Il s'est spécialisé dans l'étude du syndicalisme et des conflits du travail, notamment dans le cadre de sa thèse et d'un détachement au Laboratoire Georges Friedmann à Bourg la Reine.

15h30 à 15h45:

Le genre du conte : Présentation de l'étude faite à partir de la programmation professionnelle dans cinquante lieux dédiés au conte à la demande des associations Apac et HF

Marion Firecka



Marion Firecka présentera l'étude qu'elle a réalisée en août 2013 pour l'APAC sur le genre dans le milieu du conte en France entre 2012 et 2013. Au vu des programmations étudiées sur cette période, il apparaît clairement que le milieu professionnel et amateur du conte reproduit des inégalités de genre très caractéristiques. Un clivage masculin-féminin se manifeste en effet au travers de la lecture attentive des programmes, notamment si l'on s'attache à la nature des représentations : le type de public visé et le lieu de production du spectacle sont les deux facteurs clés sur lesquels semble reposer une nette séparation des genres. Typiquement, les femmes sont ainsi beaucoup plus nombreuses à conter pour un jeune public, dans de petites salles de spectacles (médiathèques, salles des fêtes) tandis que leurs homologues masculins trustent les salles plus prestigieuses et les publics plus âgés.

Les femmes semblent cantonnées à la figure maternelle ou plus exactement aux fonctions dites du care, reproduisant une fois de plus cette inflexion des mentalités qui confine la femme aux tâches familiales et domestiques.

Après avoir étudié l'économie et la sociologie à l'Université de Lille 1 et à l'Institut d'Etudes Politiques de Lille, Marion Firecka obtient l'agrégation de sciences économiques et sociales en juin 2013. Avant d'enseigner dans le secondaire, elle décide cette année de poursuivre son parcours en recherche afin de réaliser une thèse de science économique sur le thème de la justice sociale. Son parcours pluridisciplinaire, et notamment sa formation en sociologie du genre, l'ont amenée à s'interroger sur les manifestations et fondements sociaux des inégalités entre hommes et femmes.

Table de livres, et revue «La Grande Oreille»

<http://conteurspro.fr/index.php>

<http://www.hfrhonealpes.fr/>

<http://www.hf-idf.org/>

